

LES AMOVRS DE TRISTAN.



A PARIS,

Chez PIERRE BILLAINE, rue Saint Jacques,
à la bonne Foy, deuant Saint Yves.

ET

Chez AVGVSTIN COVRBE', Imprimeur &
Libraire de Monseigneur Frere du Roy, dans la
petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. XXXVIII.

Avec Privilege du Roy.

Les Amours de Tristan

Tristan L'Hermite



P. Billaine, A. Courbé, Paris, 1638

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

LES AMOVRS DE TRISTAN

À PARIS,
Chez PIERRE BILLAINE, ruë Saint Iacques,
à la bonne Foy, deuant Saint Yues.
à la Chancellerie.
ET
Chez AVGVSTIN COVRBÉ, Imprimeur &
Libraire de Monfeigneur Frere du Roy, dans la
petite Salle du Palais, à la Palme

M. DC. XXXVIII.
Auec Priuilege du Roy.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[À Monsieur le comte de Nançay](#)
[Avertissement](#)
[Le prélude, sonnet](#)
[Aux conquérants ambitieux, sonnet](#)
[L'excusable erreur, sonnet](#)
[Les tourments, sonnet](#)
[Le dépit corrigé, sonnet](#)
[La négligence avantageuse, sonnet](#)
[Les cheveux blonds, sonnet](#)
[La belle malade, sonnet](#)
[À des cimetières, sonnet](#)
[La jalousie mal fondée, sonnet](#)
[Portrait d'une rare beauté, sonnet](#)
[Appréhension d'un départ, sonnet](#)
[Plainte à l'amour, sonnet](#)
[L'avis considérable, sonnet](#)
[La belle en deuil, sonnet](#)
[L'humeur ingrate, sonnet](#)
[L'âme insensible, sonnet](#)
[Les remèdes inutiles, sonnet](#)
[Le cabaliste, sonnet](#)
[Les vaines imprécations, sonnet](#)
[La Vengeance, sonnet](#)
[L'Innocente trompée, sonnet](#)
[Le Despit salutaire, sonnet](#)
[La Plainte écrite de sang, sonnet](#)
[Le Respect tyrannique, sonnet](#)
[Le Vol trop hautain, sonnet](#)
[La Fatalité d'amour, sonnet](#)
[L'Absence ennuyeuse, sonnet](#)
[Les Secrettes consolations, sonnet](#)
[Le Despart forcé, sonnet](#)
[L'Amante soupçonneuse, sonnet](#)

[Les tristes considérations, sonnet](#)
[Les vaines douceurs, sonnet](#)
[La fausse persuasion, sonnet](#)
[La Beveüe, sonnet](#)
[Les Délires, sonnet](#)
[Les Songes funestes, sonnet](#)
[Pour la belle esclairée, sonnet](#)
[L'Amant en langueur, sonnet](#)
[Le Bain empoisonné, sonnet](#)
[La Pitié cruelle, sonnet](#)
[Le Baiser, sonnet](#)
[Les Médecins téméraires, sonnet](#)
[Les Travaux inutiles, sonnet](#)
[Le Talisman, sonnet](#)
[L'Agonie mortelle, sonnet](#)
[Les agréables pensées, sonnet](#)
[Trépidation d'amour, sonnet](#)
[Inquiétudes, stances](#)
[Résolutions d'aimer, stances](#)
[Le Mespris, stances](#)
[L'Amant secret, stances](#)
[Les Louanges du vert, stances](#)
[Sur la colère de Philis, stances](#)
[Le Désespoir, stances](#)
[Contre l'absence, stances](#)
[Consolation à Idalie, stances](#)
[Le Promenoir des deux amans, Ode](#)
[Promesse à Phillis, stances](#)
[Le Miroir enchanté, stances](#)
[L'Absence de Phillis, élégie](#)
[Chanson, stances](#)
[Les vains efforts, stances](#)
[La belle malade, stances](#)

[La belle captive, stances](#)
[Le Favory mal content, stances](#)
[Les justes reproches, ode](#)
[Les vains plaisirs, stances](#)
[La belle mal-heureuse, stances](#)
[L'Enchantement rompu](#)
[Le Cruel, stances](#)
[La Guirlande, stances](#)
[Les fascheux obstacles, stances](#)
[La Gouvernante importune, stances](#)
[Le Bracelet, stances](#)
[Le triomphe d'Iris, stances](#)
[Soupçon, stances](#)
[Pour une beauté qui sçait parfaitement peindre, plainte](#)
[Le Mespris, stances](#)
[Les Desdains D. M. D. M., ode](#)
[Chanson](#)
[L'Incrédulité punie, stances](#)
[Le naturel d'Amour](#)
[Le Pronostic veritable](#)
[Les Louanges](#)
[L'impuissance des Destinées](#)
[Pour mettre devant un livre d'Endimion](#)
[Pour mettre devant un livre d'emblèmes d'amour](#)
[La faveur de mauvais présage](#)
[Réflexions amoureuses](#)
[À Diane](#)
[Avis, À M. de C.](#)
[Sur une statue de Didon, faite par Cochet. À Didon](#)
[La Retraite avantageuse](#)
[À Sylvie, sur les plaintes d'Achante](#)
[Le Soupîr ambigu, Madrigal](#)
[Serments d'amour](#)

[À son Escholière](#)
[Une belle personne faisait crever des feuilles sur sa bouche](#)
[Pour un narcisse qu'une belle fille portait sur son sein](#)
[Les yeux criminels](#)
[L'Égalité des charmes](#)
[Építaphe d'un petit chien](#)
[Sur le despart de Philis](#)
[Les soins malconsidérés](#)

SOMMAIRE DES PLAINTES D'ACANTE

[Suiet des plaintes d'Acante](#)
[Plaintes d'Acante](#)
[À l'honneur de l'incomparable Syluie](#)
[Fantaisie](#)
[Voyage fabuleux](#)
[Pour les yeux de *](#)
[Les Complaisances](#)
[Plainte à la belle banquière](#)
[Aduis mal receus](#)
[La Palinodie](#)
[Le Rauiffement d'Europe](#)
[Le Portier inexorable](#)
[L'Amour durable](#)
[La Sage Confideration](#)
[Mifere de l'homme du monde](#)
[Priuilege du Roy.](#)

A
MONSIEVR
MONSIEVR
LE COMTE
DE NANÇAY.

M^{ONSIEVR,}

C'est avec beaucoup de raison que ie vous offre ces Vers d'amour, puis qu'il y en a vne partie que vous avez treuuez dignes de conseruer en vostre memoire : & d'autres que vos propres passions ont fait produire ; puis j'ose dire que vous honorez de vostre estime depuis vn assez long-temps celui qui les a composez. S'il vous plaist que vostre nom les deffende, MONSIEVR, ils n'auront point à craindre en allant par le monde, les Monstres que leurs pareils y rencontrent : L'Enuie n'aura garde de les ofer attaquer, en les voyant marcher sous la protections des Vertus, & des Graces qui vous accompagnent : Elle est auiourd'huy trop bien persuadée de la grandeur de vostre merite, pour ne porter pas de respect aux choses que vous auoüez. Si vostre modestie me permettoit de representer icy vos excellentes qualitez, ie ferois voir comme vous avez passé pour vne Merueille de la Nature dès vostre plus tendre ieunesse, soit par l'eclat d'un Esprit qui sçait démesler en vn moment les choses les plus difficiles ; soit par les effets d'une memoire sans pareille, soit par vne grace à vous expliquer, qu'on n'obtient guere bien du Ciel. Je dirois combien, cette noble audace qui s'est toujours si glorieusement conseruée en ceux de vostre Maison, vous rend amoureux des perils & vous fait auancer avec ardeur, partout où l'honneur

vous appelle : Enfin, MONSIEVR, i'apprendrois aux Etrangers vne verité qui est cogneuë de toute la France : C'est qu'il y a peu de Seigneurs en ce Siecle qui soient accomplis comme vous estes ; Et que c'est dignement que vous portez l'Illustre nom de la CHASTRE & que vous marchez sur les pas de ces fameux Ancestres qui par vne si longue suite d'années ont meritë qu'une des plus belles & des plus importantes charges de la Cour, fust comme annexée à leur fidelité. Mais MONSIEVR, ie m' imagine que ie blesse vostre retenuë, encore que ie ne face que toucher legerement à vostre gloire : ie sçay que vos loüanges vous font peine, bien qu'elles soient aussi veritables que la passion que i'ay de vous tesmoigner que ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeyssant seruiteur,

TRISTAN l'Hermite.

AVERTISSEMENT.

V Oicy des premiers productions de mon esprit, & des effets de ma jeunesse : Il faut que le Printemps pousse des fleurs, auant que l'Automne produise des fruits. C'est vn ordre de la Nature qui se rencontre dans le cours de nôtre vie, comme dans celuy de l'année. Aussi ie vous donne ces ouurages qui sont faits seulement pour plaire, attendant que i'en mette d'autres au jour, qui puissent plaire & profiter tout ensemble. Cela fera voir, que pour reparer la perte du temps que i'ay employé à écrire sur des matieres vaines & fragiles, i'ay mis aumoins quelque loisir en des trauaux plus vtiles & plus serieux : Cependant voyez ces Vers, où ne les voyez pas ; & les chargez selon vôtre goust, de loüanges ou de censures ; pour moy ie vous en diray librement mes sentimens : Comme ie ne suis plus dans l'humeur de tirer aucune gloire de l'estime qu'on fait de mes erreurs ; aussi ne me piquay-ie guerre des deffauts qu'on y remarque. Apres tout, quelle honte y a-t'il de n'exceller pas a bien escrire sur des matieres ou l'on ne peut reüssir raisonnablement, sans faire parestre qu'on a perdu la raison ?

LE PRÉLUDE, SONNET.

I E n'escry point icy l'embrasement de Troye,
Ses larmes, ses soursirs, & ses cris éclatans,
Ny l'effroy qui faillit ses tristes habitans
Lors que des Grecs vainqueurs ils se virent la proye.

I'y dépeins seulement les pleurs dont ie me noye,
Le feu qui me consume, & les deuoirs constans
Qu'avecque tant de soing i'ay rendus si long temps
À celle dont l'orgueil au sepulcre m'enuoye.

Aussi ie n'atten pas que le bruit de mes vers,
Portant ma renommée au bout de l'Vniuers,
Estande ma memoire au delà de ma vie :

I'en veux moins acquerir d'honneur que d'amitié,
Les autres ont dessein de donner de l'enuie,
Et le point où i'aspire est de faire pitié.

AUX CONQVERANS

Ambitieux.

SONNET.

V OVS que l'Ambition dispose à des efforts
Que n'oferoit tanter vn courage vulgaire :
Et qui vous conduiriez iufqu'au feiour des morts
Afin d'y rencontrer de quoy vous fatisfaire.

Voulez vous butiner de plus riches trefors
Que n'en ont tous les lieux que le Soleil efclaire ?
Sans courir l'Ocean, ny rauager les bors,
Venez voir ma Princeffe, & tafchez de luy plaire :

Vous pourriez conquerir, s'il plaifoit au Destin
Les terres du Couchant, les climats du matin,
Et l'Ifle dont la Roſe eſt la Reine de l'onde :

Vous pourriez afferuir l'Eſtat des fleurs de Lys,
Vous pourriez impoſer des loix à tout le Monde,
Mais tout cela vaut moins qu'un baiſer de Philis.

L'EXCUSABLE Erreur.

SONNET

QUE l'object est diuin qui s'est fait mon vainqueur !
Qu'il a de iugement, qu'il a de cognoissance !
Amour, avec raifon ie benis ta puiffance
D'auoir fi bien graué fon image en mon cœur.

Bien qu'elle ait ordonné que ie viue en langueur
Avec tant de contrainte, & fi peu de licence ;
I'ofe mefme auoüer que i'aime fa rigueur,
Puis que fa cruauté garde fon innoncence.

Philis est fans exemple, & qui fçait les clartez
Dont fes rares uertus releuent fes beautez,
Ne fçauroit limiter l'honneur qu'on luy doit rendre.

Si ie l'adore aufi, pardonnez moy grands Dieux,
En vn pareil fujet on fe peut bien mefpandre,
Il n'est rien icy bas qui vous refsemble mieux.

LES TOVRMENS agreables.

SONNET.

QUE ie trouuve de gloire & d'heur en ma difgrace !
Quelque fecret ennuy qui m'outrage fi fort,
De quelque empeschement dont m'afflige le Sort,
Et de quelque rigueur dont Philis me menace.

Encore que mes feux ne fondent point fa glace,
Mourant pour fon fujet, i'auray ce reconfort
Qu'il fera mal-aisé qu'une plus belle mort
Puisse iamais punir une plus belle audace.

Pour le moins ma meurtriere a mille qualitez,
Elle a mille vertus, elle a mille beautez,
Et mille doux appas dont la force est extrême.

On l'estime à son teint la Courriere du iour,
Quand on l'entend parler, c'est Minerue elle mefme,
Et lors qu'elle souffrit, c'est la Mere d'Amour.

LE DESPIT corrigé.

SONNET

C'EST trop long temps combattre vn orgueil inuincible
Qui braue ma constance, & ma fidelité.
Ne nous obstinons plus dans la temerité
De vouloir aborder ce roc inaccessible.

Tournons ailleurs la voile, & s'il nous est possible
Oublions tout à fait ceste ingrate Beauté,
Ne pouuans concevoir qu'avecque lascheté
Tant de ressentimens pour vne ame insensible.

Mais que dis tu mon cœur ? aurois tu consenty
Au perfide dessein de changer de party,
Seruant comme tu fais vn objet adorable ?

Non, non, celle que i'aime est d'un trop digne prix,
Et tout autre Sujet n'est pas mesme capable
De faire des faueurs qui valent ses mespris.

LA NEGLIGENCE auantageufe.

SONNET.

I E furpris l'autre iour la Nymphé que i'adore,
Ayant fur vne iupe vn peignoir feulement ;
Et la voyant ainfi l'on eust dit proprement
Qu'il fortoit de fon lict vne nouvelle Aurore.

Ses yeux que le fommeil abandonnoit encore,
Ses cheueux autour d'elle errans confusément
Ne lierent mon cœur que plus eftroictement,
Ne firent qu'augmenter le feu qui me deuore.

Amour, fi mon Soleil brufle dés le matin,
Je ne puis efpérer en mon cruel deftin
De voir diminuer l'ardeur qui me tourmente.

Dieux ! quelle eft la Beauté qui caufe ma langueur ?
Plus elle eft negligee, & plus elle eft charmante,
Plus fon poil eft efpars, plus il preffe mon cœur.

LES CHEVEUX blonds.

SONNET.

F IN or de qui l'esclat est sans comparaison,
Clairs rayons d'un Soleil, douce & subtile trame
Dont la molle estenduë a des ondes de flame
Où l'Amour mille fois a noyé ma raison.

Beau poil vostre franchise est vne trahison ;
Faut-il qu'en vous montrant vous me cachiez Madame ?
N'estoit-ce pas assez de captiuer mon Ame,
Sans retenir ainsi ce beau corps en prison ?

Mais, ô doux flots dorez, vostre orgueil se rabaisse,
Souz la feuerité d'une main qui vous presse,
Vous allez comme moy perdre la liberté.

Et i'ay le bien de voir vne fois en ma vie
Qu'en liant le beau poil qui me tient arresté,
On oste la franchise à qui me l'a rauie.

LA BELLE malade.

SONNET.

A MOVR ie t'auertis qu'une fieure cruelle
Est preste d'enuoyer Phillis dans le tombeau,
Et c'est vn bruit commun que tu vas perdre en elle,
Tout ce que ton Empire eut iamais de plus beau.

La neige de son corps se resoût toute en eau ;
Tempere son ardeur du doux vent de ton aille,
Et luy ferrant le front avecque ton bandeau,
Hausse de ton carquois le cheuet de la belle.

Mais s'il faut que la mort vienne pour l'affaillir
Amour, fais qu'elle puisse heureusement faillir,
Change son dard funeste en vn doux traict de flame.

Afin qu'executant vn coup si hazardeux,
Lors qu'elle percera le beau sein de Madame
Pensant perdre vne vie, elle en conserue deux.

À DES CIMETIERES.

SONNET.

S EIOVR melancolique, où les ombres dolentes
Se pleignent chaque nuict de leur aduersité,
Et murmurent toufiours de la neceßité
Qui les contraint d'errer par les tombes relantes.

Offemens entassez, & vous pierres parlantes
Qui conferuez les noms à la posterité ;
Representans la vie & la fragilité,
Pour censurer l'orgueil des Ames insolentes.

Tombeaux, pasles tesmoins de la rigueur du Sort,
Où ie viens en secret entretenir la mort
D'une Amour que ie voy fi mal recompensee :

Vous donnez de la crainte & de l'horreur à tous :
Mais le plus doux obiect qui s'offre à ma pensee
Est beaucoup plus funeste & plus triste que vous.

LA IALOVSIÉ mal fondée.

SONNET.

TELLE qu'estoit Diane alors qu'imprudemment
L'infortuné Chasseur la voyoit toute nuë,
Telle dedans vn bain Dorinde s'est tenuë,
N'ayant le corps vestu que d'un moite Element.

Quelque Dieu dans ces eaux caché secretement,
A veu tous les appas dont la belle est pourueüe :
Mais s'il n'en auoit eu seulement que la veüe
Ie ferois moins jaloux de son contentement.

Le traistre, l'insolent, n'estant qu'une eau versee,
L'a baïsee en tous lieux, l'a tousiours embrassée ;
L'enrage de colere à m'en ressouuenir.

Cependant cét obiect dont ie suis idolatre,
Durant tous ces excès n'a fait pour le punir
Que donner à son onde vne couleur d'albastre.

POVRTRAIT D'VNE rare beauté.

SONNET.

PENSER audacieux, pourray-ie t'exprimer,
Pourray-ie executer ce que tu me proposes,
Et dépeindre en ces vers tant d'adorables choses
Que l'Enuie elle mesme est contrainte d'aimer ?

Amour aßiste moy, commençons à former
Son visage de lys & sa bouche de roses,
Où dans vn double rang des perles sont écloses,
Qui n'ont iamais paré les Nymphes de la mer.

Faisons ce teint de neige, & composons de flame
L'esclat de ses beaux yeux, de ces Rois de mon Ame,
Par qui l'Astre du iour se verroit effacer.

Dieux ! le pourtrait d'Iris est si beau qu'on l'admire :
Mais la Nature en elle a voulu surpasser
Tout ce qu'on peut penser, & tout ce qu'on peut dire.

APPREHENSION d'un Départ.

SONNET.

O N me vient d'auertir que tu t'en vas d'icy
Iris diuin obiect dont mon Ame est rauie,
Qu'une Ayeule est malade, & qu'un pieux foucy
À te rendre auprès d'elle aujourd'huy te conuie.

Peux tu bien consentir à me laisser ainfi ?
S'il faut que ce départ soit selon ton enuie,
Comme il est resolu mon trespas l'est aussi,
Et le mal de l'absence acheuera ma vie.

Quoy tu ne me dis rien dans ces extremittez ?
Ah ! par ceste froideur mes iours sont limitez,
Adieu donc, ô Beauté d'insensible courage ;

Puis que ma passion ne t'en peut diuertir,
Nous ferons à mesme heure un different voyage,
Mon Ame est comme toy toute preste à partir.

PLAINTE À l'Amour.

SONNET.

TOY qui de mon erreur es l'aueugle complice,
Enfant né dans le crime, & dans la trahison,
Puis que ta violence a si peu de raison
Je veux dire tout haut quelle est ton iniustice.

Amour, tu veux que j'aime une belle prison,
Et tu m'y viens geñner d'un eternal supplice,
Me nourrissant toujours d'un si cruel poison
Que pour m'en déliurer ie cherche un precipice.

Celle dont les appas ont engagé mon cœur,
Traite mes passions avec tant de rigueur
Que sur moy sa colere à tous propos esclate ;

Et tout ce qui l'oblige à tant de cruauté,
C'est que mes sentimens pour louer ceste ingratitude
Mefprisent aujourdhuy les plus rares Beautés.

L'AVIS CONSIDERABLE.

SONNET.

S OVRCE de mes tourmens, obiect inexorable,
Dont les ieunes appas triomphent de mon cœur,
Ô cruelle Siluie, il est bien miserable
Qui tombe entre les mains d'un insolent vainqueur !

Insensible fujet qui ris de ma langueur ;
Et te mocquant de voir un mal incomparable,
Fais vanité de joindre une extrême rigueur
À l'extrême Beauté qui te rend adorable.

Si tu traictois ma flame avec moins de mespris
Tu pourrois t'asseurer que bien tost mes escrits
Te rendroient immortelle en despit de l'Enuie.

Quel bien retires tu de cet excès d'orgueil ?
Il abrege ta gloire en abregeant ma vie,
Et te priue d'un Temple en m'ouurant le cercueil.

LA BELLE EN DUEIL.

SONNET.

QUE vous auez d'appas belle nuict animee !
Que vous nous apportez de merueille & d'Amour :
Il faut bien confesser que vous estes formee
Pour donner de l'enuie & de la honte au iour.

La flame esclate moins à trauers la fumee
Que ne font vos beaux yeux souz le funeste atour,
Et de tous les mortels, en ce sacré seiour,
Comme vn celeste Obiect vous estes reclamee.

Mais ce n'est point ainſi que ces Diuinitez
Qui n'ont plus ny de vœux ny de ſolemnitez,
Et dont l'Autel glacé ne reçoit point de preſſe.

Car vous voyant ſi belle, on penſe à voſtre abord
Que par quelque gageure où Venus s'intereſſe,
L'Amour s'eſt déguifé ſouz l'habit de la Mort.

L'HUMEUR INGRATE.

SONNET.

PAR la malignité d'une Estaille inconnüe
Dont le pouuoir s'applique à me tyranniser ;
En adorant Philis, ie m'en fay mespriser,
Et plus mon feu s'accroist, plus le sien diminuë.

S'il faut qu'à s'augmenter la froideur continuë,
À l'enuy de l'ardeur qui me vint embraser :
Ie ne croy pas iamais en auoir vn baïser,
Ny luy voir seulement vne main toute nuë.

Après tant de souspirs & de pleurs respandus,
Après tant de loïfirs & de pas despendus
Voila ce que remporte vne amour si fidelle :

Et son ingrate humeur me reduit à tel point
Que mon dernier secret, pour me faire aimer d'elle,
Est de faire semblant que ie ne l'aime point.

L'AME INSENSIBLE.

SONNET.

Ô Fierté sans exemple ! ô rigueur sans seconde !
À quel mal-heur, ô Dieux, m'avez vous destiné,
Et quel crime ay-ie fait pour me voir condamné
À me plaindre toujours sans que l'on me responde ?

Aux peines que ie prens ie seme dessus l'onde,
Et flattant les beaux yeux qui m'ont empoisonné
Je ne puis esmouuoir vn courage obstiné
D'une amour qui pourroit esbranler tout le Monde.

Pleuray-ie incessamment, on se rit de mes pleurs,
Monstray-ie mes soucis, on les prend pour des fleurs,
Contay-ie mon ardeur, on ne croit point ma flame.

Et lors que i'ay la Terre & les Cieux pour tesmoins,
Qu'avec le plus d'excès on outrage mon ame,
C'est quand on fait semblant qu'on y pense le moins.

LES REMEDES INVILES.

SONNET.

C HEF d'œuvre sans exemple, où l'Art & la Nature
Ont employé leur soin si libéralement,
Toy qui par tes secrets peus si facilement
Conduire tes amis loin de la sepulture.

De Lorme, ie t'implore en ma triste auanture :
Ie suis dedans le sein bleßé cruellement,
Et tout ce que j'ay fait pour mon soulagement
N'a rien fait iusqu'icy qu'irriter ma blessure.

Ie sens dans mes humeurs vn grand feu s'embrafer :
Trauillé de douleurs ie ne puis reposer,
Et n'espère plus rien qu'en ton sçauoir extrefme.

Mais que peux-tu fournir qui serue à ma langueur ?
Las ! i'ay le cœur atteint, & tu m'as dit toy mesme
Qu'il n'est point de remede aux blessures du cœur.

LE CABALISTE.

SONNET.

ESPRIT qu'on voit briller de clairtez eminentes,
Toy qui de l'Vniuers connois chaque ressort,
Et qui sçais la vertu, la force, & le rapport
Des Cieux, des Elemens, des pierres & des plantes.

Obseruant la Nature aux formes inconstantes,
Tu lis tous les decrets que minute le Sort,
Et peus haster le cours, ou reculer la mort
De tout ce que le Monde a de chofes viuantes.

Mais quoy, ne m'apprens rien qui me face enrichir,
Qui me conferue ieune, ou me puisse affranchir,
De la flame, de l'eau, de la peste ou des armes.

S'il faut que mon humeur ait pour toy des appas,
Seulement, cher Timandre, enseigne moy des charmes
Qui m'empeschent d'aimer ce qui ne m'aime pas.

LES VAINES IMPRECATIONS.

SONNET.

S EXE ingrat & leger, deffaut de la Nature
Sans foy, fans iugement, & fans election,
Qui changes en vn iour cent fois d'affection,
N'aimant que par caprice, & que par auanture.

Afin que ma vangeance égale mon iniure
Je veux ainſi que toy fuiure ma paſſion,
Et décrier ſi fort ton imperfection
Qu'elle ſoit detestable à la Race future.

Mais quel tranſport t'égare ? vne rare Beauté
Que tu nommes ta Reine & ta Diuinité,
T'impoſe la douceur dans le ſang & la flame.

Vn Romain dont l'Histoire a ſes traits embellis,
Fit grace à tout vn peuple en faueur d'une femme,
Fay grace à tout vn ſexe en faueur de Philis.

LA VANGANCE.

SONNET.

O LIMPE, en me quittant, vous m'avez fait plaisir ;
De bon cœur ie rends grace à vostre ingratitude,
Puis qu'elle m'a tiré de ceste seruitude
Où i'auois trop perdu de peine & de loisir.

Vn plus digne sujet arrestant mon desir,
Me donne plus de ioye & moins d'inquietude ;
Et quand i'en receurois vn traictement plus rude,
C'est le plus beau destin que ie voudrois choisir.

Vne chose m'afflige en seruant ceste Belle,
C'est que la cognoissant, ieune, chaste, & fidelle,
Auecque des appas qui peuuent tout raurir ;

Ie voy que ie ne puis offrir à sa puissance
Que ceste mesme foy dont ie vien de seruir
La mesme Perfidie, & la mesme Inconstance.

L'INNOCENTE TROMPÉE.

SONNET.

CETTE ieune Beauté dont ie fais tant d'estime,
Et que Daphnis adore avec tant de raison ;
Cét obiect sans deffauts, & sans comparaison,
Qui n'a pas vn penser qui ne soit legitime.

Amaranthe est trahie, ô detestable crime !
Et sans s'appercevoir de ceste trahison,
De la main d'un Barbare elle prend du poison,
Et s'auance à sa perte innocente victime.

Celuy qui la trahist, m'en a dit le secret,
Ie n'en puis voir le cours sans mourir de regret,
Et ie pers mon Amy s'il faut que ie le die.

Mais il se faut refoudre en ceste extremité,
Car mes ressentimens par vne perfidie
La doiuent asseurer de ma fidelité.

LE DESPIT SALUTAIRE.

SONNET.

DESPIT altier Enfant d'un desdain rigoureux
Dont on fait vanité lors qu'on me defespere ;
Vien rompre d'un grand coup les fers d'un mal-heureux,
Et te rends dans mon Ame aussi fier que ton Pere.

Ostons nous d'un sentier inégal & pierreux,
Où l'on ne trouue en fin qu'une longue misere ;
Les Roses qu'on y void dont j'estois amoureux,
Couurent de leur escat une noire vipere.

Souz un aimable teint, ceste ieune Beauté
Loge l'ingratitude avec la cruauté
Pour geshner les Amans d'un eternal martyre.

De moy, qui n'aime point les longs sujets de pleurs,
Quand ie voy qu'un serpent souz des fleurs se retire,
J'abhorre à mesme temps le serpent & les fleurs.

LA PLAINTÉ ESCRITE DE SANG.

SONNET.

I NHVMAINE Beauté dont l'humeur insolente,
En m'esprisant mes vœux, se rit de ma langueur,
Je veux conuaincre icy ton ingrate rigueur
Par les vifs argumens d'une raison sanglante.

Ces vers sont de ma flamme une preuve évidente,
Et tous ces traits de pourpre en font voir la grandeur :
Cruelle, touche les pour en sentir l'ardeur,
C'est écriture fume, elle est encore ardante.

Voy nâger dans le sang mes esprits desolez ;
Pour appaiser ta haine ils se sont immolez
D'une deuotion qui n'eut iamais d'exemple.

Et si près de mon cœur il en est demeuré
C'est afin seulement de conseruer le Temple
Où ton diuin Portrait est toujours adoré.

LE RESPECT TYRANNIQUE.

SONNET.

I L n'est point de tourment pareil à mon martire,
Vn Obiect tout Diuin me force à l'adorer ;
Et le voulant seruir, ie voy que ie desire
Des honneurs qu'un mortel ne doit pas esperer.

Qu'est-ce qu'en ma douleur ie puis deliberer,
Lors que traictant mon Ame avec vn mesme Empire,
L'Amour & le respect de peuuent endurer
Que ie cele mon mal, ny que ie l'ose dire ?

Dans les extremitez de ceste passion
Dont l'ardeur est esgale à la discretion,
Appren moy ma Raïson, quel conseil ie dois fuiure ?

Sans espoir de secours ie souffre nuict & iour,
Et quand ie veux mourir, ie suis contraint de viure
De crainte que ma mort parle de mon amour.

LE VOL TROP HAUTAIN.

SONNET.

C'EST trop d'oser aimer vne Diuinité,
Gardons de soupirer parmy la violence ;
Il faut que mon respect par vn profond silence
Réponde à la grandeur de ma fidélité.

Objet digne & charmant, mais plein de cruauté,
J'ay seruy sans espoir, ie meurs sans repentance,
Et l'on peut me nommer vn Phenix en constance
Que prend pour sa victime vn Soleil en beauté.

Ô merueille d'Amour, produite pour ta gloire
Dont tu dois pour le moins conseruer la memoire
Si tu n'es obligee à regretter mon Sort.

Ie donne tous mes soins, & n'en veux rien attendre,
On n'a point sceu mon mal, & ie me trouue mort,
On n'a point veu ma flame, & ie suis tout en cendre.

LA FATALITÉ D'AMOUR.

SONNET.

COMMENT, ie l'aime encore, & ne puis me distraire
D'obſeruer tous les iours la grace & les appas ?
Ô cruelle influence à mon bon-heur contraire
Qui me forces d'aimer ce qui ne m'aime pas !

Puiſque de ma raiſon le confeil ſalutaire
N'a pas eu le pouuoir d'en deſtourner mes pas ;
Il faut à la faueur d'une mort volontaire
S'affranchir d'un tourment pire que le trefpas.

Sortons, ſortons par là de ceſte ſeruitude,
Où la beauté s'accorde avec l'ingratitude
Pour chercher de la gloire à nous faire du mal.

Et ceſſant de mourir d'une mort continuë,
Allons voir ſi l'Enfer eſt un ſupplice égal
À celui d'une amour qui n'eſt point reconnuë.

L'ABSENCE ENNUYEUSE.

SONNET.

QUE le mal de l'absence est cruel aux Amans !
Et qu'il rend mon humeur melancolique & noire !
Pour moderer mes maux ou mes ressentimens :
Dieux, rendez moy Phillis, ou m'ostez la memoire.

Les objets les plus doux me font des monumens
Depuis que ceste Belle a repaßé la Loire ;
Et i'esprouue depuis de si cruels tourmens,
Que sans les ressentir, on ne les sçauroit croire.

I'esperois en voyant ce bel Astre d'Amour,
Qu'à iamais sa clarté me donneroit le iour :
Mais elle est à mes yeux pour long temps éclipsee :

Et i'apprehende bien d'auoir vn Sort pareil
Au sort des habitans de ceste Mer glacee
Qui demeure fix mois sans reuoir le Soleil.

LES SECRETTES CONSOLATIONS.

SONNET.

E NCORE que ie pleure, & bien que ie fouspire,
Ce n'est pas que mon cœur plaigne sa liberté :
Puis-ie la regretter seruant vne Beauté
Dont les moindres faueurs valent mieux qu'un Empire ?

Ie despite l'Enuie, & les traits qu'elle tire,
Ma constance & ma foy brauent sa cruauté ;
Et par quelques rigueurs dont ie fois tourmenté,
La Palme glorieuse est iointe à mon martyre.

Quoy que d'un vieux ialoux l'artifice ait produit,
I'entretiens en secret Orante iour & nuit :
Mais, que sa chasteté n'en soit point offensée.

Ie luy parle sans cesse & la vois en tous lieux,
Car tousiours mon amour fait faire à ma pensée
L'office de ma langue, & celui de mes yeux.

LE DESPART FORCÉ.

SONNET.

T YRAN qui de ma vie absolument proposes,
Honneur tu m'as bien tost pressé de m'en aller ;
Cependant tout le bien qu'ailleurs tu me proposes,
Est vn mal dont mon cœur ne se peut consoler.

Faut-il donc s'esloigner de tant de belles choses
Pour acquerir vn bruit qui n'est rien que de l'air ?
Et pour fuire la guerre abandonner des Roses
Que les plus beaux Lauriers ne fçauroient égaler ?

Mais, Amour, qui te dis le Monarque des Ames,
Toy qui dans ses beaux yeux tout couronné de flames
Te maintiens en l'estat d'un Vainqueur triomphant,

Souffres tu que l'honneur trauerse mon enuie,
Et que sur ce despart, Mars te traite en Enfant,
Toy qui l'as defarmé mille fois en ta vie ?

L'AMANTE SOVPÇONNEUSE.

SONNET.

V OVS dont la chere Image erre deuant mes yeux,
Et que ie voy tousiours de ceux de la pensée ;
Vous diuertiriez vous quand ie pleure en ces lieux,
Beaux lieux, tristes tefmoins de ma gloire paßée ?

Amour le plus cruel & le plus grand des Dieux,
D'une secrete peur rend mon Ame glacée ;
C'est que sans redouter la iustice des Cieux
Par quelque changement vous l'avez offensée.

S'il faut qu'il soit ainsi, Daphnis, ie veux mourir,
Je n'ay plus de desir que celui de courir,
Ou vers une riuere, ou vers vn precipice.

Car vn destin barbare à ma fidelité
Veut que par trop d'amour i'esprouue le suplice
Que par trop peu de foy vous auez merité.

LES TRISTES CONSIDERATIONS.

SONNET

P VISQVE par mes devoirs, inhumaine Siluie,
Vostre rigueur s'irrite avec tant de transport,
Après tant de devoirs, ie voy bien que ma mort
Sera le triste prix de vous auoir seruie.

Ie veux bien contenter vostre cruelle enuie,
Et finir d'un beau coup vn si funeste Sort,
Esteignant deuant vous par vn dernier effort,
Le feu de mon amour, & celui de ma vie.

Mais, hélas ! ie crains bien qu'un souuenir si beau
Me persecute encore au delà du tombeau,
Poursuiuant mon esprit sur les riuages sombres ;

Et qu'un elloignement m'afflige deormais,
Car de vous penser voir en l'Empire des Ombres,
Les Astres comme vous n'y descendent iamais.

LES VAINES DOUCEURS.

SONNET.

I E n'ay plus de relasche au soucy qui me ronge,
Depuis que ma Philis s'esloigna de ces lieux ;
Si ce n'est que la nuict il m'arrive qu'en songe
Ce bel Astre d'Amour se presente à mes yeux.

Alors dans les douceurs où ceste erreur me plonge,
Je croy que des Enfers ie monte dans les Cieux :
Et ie renoncerois à la gloire des Dieux
Si ma felicité n'estoit point vn menfonge.

Philis en vn moment par vn charme si doux
Se iette entre mes bras malgré tant de ialoux,
Et tant d'empeschemens qui font si difficiles.

Sommeil dont la bonté merite des Autels,
Si les biens que tu fais n'estoient point si fragiles
Tu ferois le plus grand de tous les Immortels.

LA FAVSSE PERSVASION.

SONNET.

O LINDE, vos appas ont enchanté mes sens,
Vos beaux yeux ont versé du poison dans mon Ame,
Et vos honteux regards sont des traicts innocens
Contre qui la Raïson ne sçait point de Dictame.

Les Dieux qui sont ialoux des peines que ie sens
Bruilent pour vous là haut d'une secrete flame,
Et comme eux vous auriez des vœux & de l'encens
Si vous n'estiez point fourde alors qu'on vous reclame.

Perdez pour vostre honneur ces inhumanitez,
Ayez ceste douceur qu'ont les Diuinitez
Qui ne s'offencent point voyant qu'on les adore.

Que ie n'implore point en vain vostre secours,
Et qu'il ne soit pas dit qu'une nouvelle Aurore
Ait voulu presider à la fin de mes iours.

LA BEVEVË.

SONNET.

V OVS vous trompez mes yeux, elle n'est pas si belle
Que vous la dépeigniez à ma credulité :
Comparant la peinture avec la verité,
Je puis vous accuser d'un rapport infidelle.

Faites donc deormais meilleure sentinelle,
Employez à garder ma chere liberté ;
Et ne vous troublez plus de voir vne Beauté
Dont le trompeur esclat surprend à la chandelle.

Reuoyant cet Obiect à la clarté du iour,
Vous portez ma raison à bannir cet amour
Qui par vostre surprise en mon cœur fit retraite :

Et dans l'heureux estat où mes sens sont remis,
Mes penfers font ainsi qu'une troupe deffaite,
Qui soudain se rallie & bat ses ennemis.

LES DELIRES.

SONNET.

I E suis prest à mourir, voicy mon dernier iour ;
Je ne voy plus Philis, & le Ciel que i'implore
Pour comble de mal-heurs veut adiouster encore
La chaleur de la fieure à celle de l'Amour.

Alors que le Soleil prepare son retour,
Et que les prez sont pleins des larmes de l'Aurore,
Quelque fois en dormant ie me trouue au séjour
Où vient de s'en aller la Beauté que i'adore.

Surpris en la voyant par ceste douce erreur,
Moy qui n'apperçois plus que des objets d'horreur,
Et dont les tristes yeux ne s'ouurent plus qu'aux larmes.

Je croy que du trespas i'ay ressenty l'effort,
Et que tant de beautez, de graces, & de charmes
Sont les felicitez qu'on trouue apres la mort.

LES SONGES FVNESTES.

SONNET.

CETTE nuict en dormant d'un somme inquieté,
I'ay tousiours combattu de tristes rêveries,
La clarté d'un tison dans une obscurité
M'a fait à l'impourueu paroistre des Furies.

Près de moy la Discorde, & l'Infidélité
Monstroient leur violence en mille barbaries,
Et de sang espandu, par tout leur cruauté
Soüilloit l'argent de l'onde, & l'esmail des prairies.

Troublé de ces horreurs ie ne sçay que penser
Si ce n'est que le Ciel me veuille menacer
De quelque changement en l'ame de Siluie.

Songe, Phantome affreux, noir ennemy du iour,
Parle moy si tu veux de la fin de ma vie :
Mais ne m'anonce point la fin de son amour.

POVR LA BELLE ESCLAIRÉE.

SONNET.

QUE vostre diligence à mes vœux est contraire,
Vous qui sur ma Phillis, veillez incessamment :
Confiderez vn peu qu'il n'est pas necessaire
D'esclairer vn Soleil qui luit si viuement.

Prenez plus de repos pour mon contentement,
Ne vous en tenez pas si près qu'à l'ordinaire ;
Et souffrez qu'en secret ie luy parle vn moment
Puisque c'est le seul bien qui me peut fatisfaire.

De grace, laissez nous l'usage de la voix ;
Ces charmantes beautez qui me donnent des loix
Ne font pas des sujets qu'on doive ainsi contraindre.

Dieux ! avec vostre soin qui me vient trauerfer,
Et dont vous m'empeschez aujourd'huy de me plaindre,
Vous deuiez empescher les yeux de me bleffer.

L'AMANT EN LANGVEVR.

SONNET.

EN ces tristes deferts, où s'aresté la Cour,
I'entretiens vostre Image au doux bruit des fontaines ;
Et me plains de l'absence aux sablons d'alentour
Qui n'ont pas tant de grains que mon cœur a de peines.

Puis vous ayant offert à chaque heure du iour
Des souspirs, des penfers, & des paroles vaines,
Ie coniure vn pinceau qui des tourmens d'Amour
Vous fera voir en moy des marques bien certaines.

Vous direz, Amaranthe, en voyant mon portrait,
Que c'est celui d'un autre, & qu'il n'a pas un trait
De ceux que sur mon teint vous avez veu parestre :

Mais ie suis si changé par nos communs ennuis,
Qu'à bien parler aussi ce n'est pas me cogneestre,
Que de me recogneestre en l'estat où ie suis.

LE BAIN EMPOISONNÉ.

SONNET.

QUE le bon-heur est grand à quoy tu me destines ?
Agréable present des Nymphes d'un ruisseau,
Bain qui viens de servir de lict & de berceau,
De sejour & d'habit à cent beautez diuines.

Mais, que ie sens icy de flames intestines,
Ô Merueille funeste ! ô prodige nouveau !
Amour en un brasier a conuertý ceste eau,
Et ces Roses pour moy se changent en espines.

Ô Cieux ! que ce remede est pris mal à propos !
Ie rencontre un supplice en cherchant du repos,
Tant le ioug est cruel où le Destin me lie.

Ie trouue dans ce bain mille pointes de fer,
Et ce qui fut naguere un Ciel pour Roselie,
Dés que i'y suis entré n'est plus rien qu'un Enfer.

LA PITIÉ CRUELLE.

SONNET.

P Visqu'on ne peur rien voir d'efgal à ta beauté,
Et que le Ciel t'a faite außi fiere que belle ;
Prend ce poignard, Clorinde, & par ta cruauté
Donne de ta clemence vne preuue nouuelle.

Fais vn acte au iourd'huy d'une Diuinité
Sans faire de contrainte à ton humeur cruelle ;
Et montrant ta douceur dans l'inhumanité,
Gueris d'un coup mortel vne atteinte mortelle.

Ah Perfide ! tu crains de me prester ta main ;
Tu ne penserois pas faire vn acte inhumain
D'afranchir mon esprit d'une peine si grande :

Ô Dieux ! l'ingrat Obiect pour qui ie meurs d'amour
Me refuse vne mort quand ie la luy demande,
Pour m'en faire souffrir plus de mille en vn jour.

LE BAISER.

SONNET.

MES Escrits à iamais, Amour, te beniront,
Puisque par ta faueur i'amolis cette fouche ;
Pour le prix d'un Laurier que ie mis sur son front
Yris me fit baïser les roses de sa bouche.

Qu'elle plonge mon Ame en de felicitez !
Que ce ressouvenir est doux à ma pensée !
Et si ie dépeignis de belles veritez,
Que mon inuention fut bien recompensée !

Ô Diuine merueille, il faut bien que mes Vers
Portant vostre loüange au bout de l'Vniuers,
Vous fassent adorer des plus rares personnes :

Vous les recognoissez trop liberalement ;
Vous donnez des threfors, vous donnez des Couronnes,
Et si vous ne donnez qu'un baïser seulement.

LES MEDECINS TEMERAIRES.

SONNET.

VOYANT deffouz vn Ciel ma Clorinde en langueur,
Mille Amours defolez pleurent de fon martire,
S'entredifans tout bas, que la mefme rigueur
Qui change les beautez, deftruira leur Empire.

Aprochez, Medecins, & veillez vn peu dire
Si cette efmotion doit tirer en langueur :
Si vous estes fçauants vous le pourrez bien dire
Selon le batement & du poulx & du Cœur.

Mais quoy ? vous abusez de vofre priuilege ;
C'est trop vous arrefter deffus ces monts de neige,
De qui le feu fecret brufle tous les humains.

Il vous eft bien permis d'approcher de la couche,
Mais non pas de tenir plus d'un instant vos mains
En des lieux où des Rois voudroient mettre la bouche.

LES TRAVAVX INVTTILES.

SONNET.

I E perds pour trop aimer l'vfage du sommeil,
Ie gouste peu de ioye avec beaucoup de peine :
Aux desseins que ie fais ie seme sur l'arene
Et mon espoir se fond comme neige au Soleil.

Toufiours de ma raifon i'abhorre le Conseil
Pour fuiure obftinément la voix d'une Sereyne :
Et bleffé dans le cœur d'une atteinte inhumaine
De crainte d'en guerir, i'en oste l'appareil.

Ma crainte & mes defirs aux atteintes pressantes,
Sont de mefme que l'Hydre aux testes renaiffantes
S'acharnans sur mon Ame avecque cruauté.

Mais vne amour fi rare & fi bien tesmoignée,
Touche fi peu l'esprit d'une ingrate Beauté,
Que mon travail refsemble aux toilles d'Araignée.

LE TALISMAN.

SONNET.

TIRANT cette beauté, ce chef-d'œuvre des Cieux,
Bonart s'acquist sans doute vne immortelle gloire ;
Puisque rien ne pouuoit la représenter mieux,
Fors les traits dont Amour l'a peinte en ma memoire.

Voila l'aimable tour de son beau sein d'yuoire,
Voila son poil, son teint, sa bouche & ses beaux yeux,
Ces yeux dont les regards sans dessein m'ont fait boire
Vn poison preferable au doux nectar des Dieux.

Ô celeste faueur ! assisté de vos charmes,
Je puis bien m'exposer à la fureur des armes,
Sans que du mauuais sort i'aprehende les loix.

Beau portraict qu'Angelique à mes desirs octroye,
Vous m'estes aujourd'huy ce que fut autre-fois
L'image de Minerue à la ville de Troye.

L'AGONIE MORTELLE.

SONNET.

A CHEVE moy de grace ô belle fugitiue,
Adouçis par vn meurtre vn pire traitement,
Pourquoy veux tu fi fort hafter ton partement ;
N'aprehende tu point que mon ombre te fuiue ?

Tu me quittes, barbare, & tu fais la craintiue
D'un fujet que ta haine enuoye au monument ;
Tu fais la pitoyables & tu veux que ie viue
Après m'auoir cent fois bleffé mortellement.

Dieux, inspirez quelqu'un qui parle à la Iuftice :
Le crime eft euident, il faut qu'on la puniffe ;
Ainfi que mon trespas, le sien eft refolu.

Mais la pourfuite eft vaine, & l'ingrate me braue,
Car elle fçait fort bien qu'un Tyran absolu
N'est iamais recherché de la mort d'un Efclaue.

LES AGREABLES PENSÉES.

SONNET.

M ON plus secret conseil & mon doux entretien,
Penfers, chers confidens, d'une amour si fidelle,
Tenez moy compagnie & parlons d'Yfabelle
Puisqu'aujourd'huy sa veuë est mon souverain bien.

Representez-la moy, dites moy s'il est rien
D'aimable, de charmant & de rare comme Elle :
Et s'il peut jamais naistre une fille assez belle
Pour avoir un Empire aussi grand que le sien.

Un cœur se peut-il rendre à de plus belles choses ?
Ses yeux sont de Saphirs & la bouche de Roses
De qui le vif éclat dure en toute saison.

Ô que ce reconfort flatte mes rêveries !
De voir comme les Cieux pour faire ma prison
Mirent des fleurs en œuvre avec des pierreries.

TREPIDATION d'Amour.

SONNET.

DIVINS Obſervateurs de ma fidelité,
Et de l'humeur de celle à qui ie rends ſervice ;
Celeſtes, ie crains bien que l'inegalité
Face à tant de vertus, reprocher quelque vice.

S'il eſt rien de funeſte en ma natiuité,
Que ie rende l'eſprit par vn cruel ſuplice ;
Que la foudre m'accable, ou qu'un peuple irrité
Me iette en ſa fureur dans quelque precipice.

Que la Terre s'eſcroulle & s'ouure ſur mes pas,
Qu'un grand embrasement auance mon trespas,
Qu'un fleuve débordé promptement m'engloutiſſe.

Mais ne permettez pas, ô iuſtes immortels !
Que par vn changement, Clorinde me trahiſſe,
Et perde le reſpect qu'on doit à vos Autels.

INQUIETUDES.

STANCES.

D'Où vient qu'un penser indiscret
M'entretien toujours en secret
D'un sujet qui m'est si contraire :
Et convaincu de trahison,
Ne sauroit jamais se distraire
De me présenter du poison ?

Quel doux & cruel mouvement
Veut rendre ainsi de mon tourment
Mes volontés mêmes complices ?
Et flatant de nouveaux desirs
Sous l'apparence des délices,
Me déguise les déplaisirs ?

Après tant de regrets confus,
Et tant d'aiguillons aperçus
Sous le trompeur éclat des Roses,
Suis-je bien assez mal-heureux,
Pour permettre aux plus belles choses
De me rendre encore amoureux ?

Après tant de vives douleurs,
Après tant de sang & de pleurs
Que j'ay versés dessus ma flamme ;
Auray-je l'indiscrétion
De liurer encore mon Âme
Au pouvoir de ma passion ?

Ô prudente & forte Raison !
Qui m'as tiré d'une prison
Où ie respandois tant de larmes ;
Ie n'ay recours qu'à ta bonté,
Veille encore prendre les armes
Pour deffendre ma liberté.

I'apperçois delia mon trespas
Couuert des innocens appas
Que Philis sçait mettre en vfrage ;
Philis, ce chef-d'œuvre des Cieux,
Qui n'a de doyceur qu'au vifage,
N'y d'amour que dans ses beaux yeux.

Ô ! Raifon, celeste flambeau
Acheue vn ouurage fi beau :
Mais quoy, tu perds ceste victoire,
Et mal-gré tes sages propos,
L'obiet qui regne en ma memoire
Vient encore troubler mon repos ?

RESOLUTIONS d'aimer.

STANCES.

P VIS qu'Amour dans ses yeux ne se peut éuiter,
Ie ne sçaurais plus résister ;
Car ie ne trouue pas de gloire à me deffendre,
Ny de honte à me rendre.

Qu'elle ait de la pitié, qu'elle ait de la rigueur,
Philis est Reine de mon cœur ;
C'est inutilement que ma raison s'oppose
Aux loix qu'elle m'impose.

Vouloir vaincre l'ardeur qu'elle sçait allumer,
Et se diuertir de l'aimer,
Seroit vouloir en vain, d'une erreur obstinée
Vaincre sa destinée.

Servons la donc mon Ame, & sans plus différer,
Faisons nous autant admirer
Par la fidélité de nostre obéissance,
Qu'elle par sa puissance.

Ie connois son humeur, & sçay que sa beauté
Se plaît dans une cruauté
Qui se moque toujours des soupirs & des larmes
Que font naître ses charmes.

Mais toute cette glace augmente mon ardeur,
Et pour conserver leur odeur
Il est bien à propos que des Roses diuines

Ne soient point fans espines.

Quand les difficultez irritent nos defirs,
Nous en goufions mieux les plaifirs ;
Et la Palme que donne vne victoire aifée
Eft toujours mefprifée.

Puis que pour de grands prix on fait de grands efforts,
Il faut bien que pour des trefors
Qui pourroient fatisfaire à la plus belle enuie,
L'auanture ma vie.

Que s'il ne me fuccede avecque du bon-heur,
Pour le moins i'auray cét honneur
D'attaquer vn rampart que d'un effort vulgaire
On n'elbranleroit guere.

L'auray ce reconfort, y trouuant mon cercueil,
D'aborder le plus bel efcueil
Contre qui les deffeins du plus digne courage
Puiſſent faire naufrage.

Il n'eſt rien de viſible à la clarté du iour
Qui ne ſoit ſenſible à l'Amour ;
Les arbres les plus durs à trauers leur eſcorce
En reſſentent la force.

Il n'eſt point de ſujet aimé parfaictement
Qui n'en ait du reſſentiment ;
Et ceſte ardeur celeſte avec des traicts ſi rares
Charme les plus barbares.

C'eſt cela qui me flatte, & me fait eſperer
Que celle que i'oſe adorer
Ne s'obſtinera pas à deffendre ſon ame
D'une ſi douce flame.

Auant que de ma mort les beaux yeux soient tefmoins,
 Je luy veux rendre mille foins,
Qui mefme au fentiment des ingrates perfonnes,
 Soient du prix des Couronnes.

LE MESPRIS.

STANCES.

NE te ris plus de mes douleurs
Perfide fujet de mes pleurs,
Ingrate cause de mes plaintes :
Tu ne fais plus mes desplaisirs,
Mes tristesses ny mes souspirs,
Tu ne me donnes plus d'atteintes,
Et pour toy ie n'ay plus de craintes,
D'esperances, ny de desirs.

Mon esprit abhorre ta loy,
Tu m'as trop engagé ta foy,
Et me l'as trop souuent faussee :
Ie feray sage à l'aduenir,
Ma peine commence à finir,
Toute mon ardeur est passée,
Et ie deffens à ma pensee
De m'en faire plus souuenir.

Ie pourrois avec raison
Punir ta lasche passion,
Et te noircir d'un iuste blasme :
Mais ie commence à negliger
Le soin de te desobliger,
Car cet obiect est trop infame
Pour n'effacer pas de mon Ame
La volonté de me vanger.

Pensers, mon aimable entretien,
Ne me representez plus rien
Des charmes de ceste cruelle :
Ne me venez point abuser,
Ne me venez point excuser
Les deffauts de ceste Infidelle,
Et ne me parlez iamais d'elle
Si ce n'est pour la mespriser.

L'AMANT SECRET.

STANCES

DOVCE & paisible nuict, Deïté secourable,
Dont l'empire est si fauorable
À ceux qui sont lassez des longs trauaux du iour :
Chacun dort maintenant sous tes humides voiles,
Mais mal-gré tes pauots, les espines d'Amour
M'obligent de veiller avecque tes Estoiles.

Tandis qu'un bruict confus regne avec la lumiere,
Ma passion est prisonniere ;
Je crains d'estre apperceu, j'ay peur d'estre escouté :
Il faut que ie me taise, & que ie dissimule,
Mais sous ton cours muet ie prens la liberté
D'entretenir les feux de celui qui me brulle.

Je dirois qu'aujourd'huy leur fatale puissance
Auroit trahy mon innocence,
Et forcé mon esprit d'aimer si hautement ;
N'estoit qu'en si beau lieu mon ame est enchainée,
Qu'on peut à voir mes fers iuger facilement
Que j'aime par raison plus que par destinée.
J'adore, ie l'aduouë, vne Beauté diuine
De qui la celeste origine
Condamne mes desirs de trop d'ambition :
Mais quoy ? de quelque erreur dont son esprit m'accuse,
Ses appas sont si doux, que iamais passion
Ne fut si temeraire & si digne d'excuse.

Sa bouche & ses beaux yeux ont des traicts indomptables
Et des charmes ineuitables,
Il n'est rien de si doux, il n'est rien de si fort,
Ô Dieux ! qu'il m'est sensible en touchant sa loüange
De n'auoir en mes maux que le seul reconfort
De seruir vn Tyran qu'on prendroit pour vn Ange.

Mais que ce dur glaçon qu'elle porte dans l'Ame,
Resiste tousiours à ma flame,
Et que plus ie la prie elle m'exauce moins :
Ie luy veux conferuer vne ardeur si fidelle
Ne deussay-ie obtenir iamais rien de mes soins
Que la seule faueur de mourir aupres d'elle.

Cependant mille voix dont ma fin m'est predite
M'annoncent qu'il faut que ie quitte
Cét Obiect que ie sers avec si peu de fruit,
Destin, veille cesser de me faire la guerre,
Et monstre ta clémence à dissiper vn bruit
Qui m'est aussi mortel qu'un esclat de Tonnerre.

LES LOVANGES DV VERT.

STANCES.

I E veux esleuer iusqu'aux Cieux
Vn Obiect qui plaist aux beaux yeux
Que les miens trouuent adorbales :
Et monstrier auecque raison
Qu'entre les couleurs agreables
Le vert est sans comparaison.

Lors que le Monde fut produit
La premiere fois que la Nuit
Quitta sa place à la lumiere ;
Entre mille rares beautez
Le vert fut la couleur premiere
Dont les yeux furent enchantez.

Le vert est l'ame des desirs,
Et l'auant-coureur des plaisirs
Que le doux Printemps nous apporte
Lors que la Terre est en dueil,
Lors que la Terre paroist morte
Le vert la tire du cercueil.

C'est le simbole de l'esperoir,
Dont la puissance nous fait voir
Le beau temps au fort de l'orage :
Et par qui nous sommes flattez,
Quand nous portons nostre courage
À vaincre des difficultez.

Amour y trouue tant d'attraits
Qu'il en esmaille tous les traits
Dont il blesse les belles Ames :
Et croit que sans ceste couleur
La violence de ses flames
N'auroit ny plaisir ny douleur.

La belle Iris se faisant voir
Du costé qu'il vient à pleuvoir
Durant les Saisons les plus chaudes,
Doit son plus aimable ornement
Au vert esclat des Esmeraudes
Qui brillent en son vestement.

Le vert par ses rares vertus
Releue les cœurs abbatus,
Et refioüit les yeux malades ;
Oubliant mille appas diuers,
La plus charmante des Nayades
Se vante d'auoir les yeux vers.

La Rose la Reine des fleurs,
Sur qui l'Aurore espend des pleurs
De ialousie & de colere :
En naissant sur vn arbrisseau
N'auroit pas la grace de plaire
Si le vert n'estoit son berceau.

Au iugement des bons esprits,
Le vert emportera le prix
Sur les couleurs les plus nouuelles.
Ce qu'est la Rose entre les fleurs,
Ce qu'est Philis entre les Belles,
Le vert l'est entre les couleurs.

SVR LA COLERE DE PHILIS.

STANCES.

BELLE Philis obligez moy
De me faire ſçauoir pourquoy
Mes ſoins vous mettent en colere,
Car ie ne puis me figurer
Ce que i'ay fait pour vous deſplaire,
N'ayant fait que vous adorer.

Sans doute c'eſt ma paſſion
Qui cauſe ceſte auerſion
Que m'exprime voſtre ſilence :
Voyez quel eſtrange ſuccez,
On me hait avec violence
Pource que i'aime avec excez.

Ô Dieux ! quelle iniuſte rigueur
Pour vous auoir donné mon cœur,
I'ay donc merité voſtre haine :
Et i'ay failly pour vous offrir
Ce que la beauté d'une Reine
Auroit eu peine à s'acquérir.

Après vn fauorable accueil
Mes devoirs trouuent trop d'orgueil
En des graces toutes diuines.
Ô belle cauſe de mes pleurs !
Que de ſerpens, & que d'eſpines
Eſtoient cachez deſſous ces fleurs.

Dés lors que les Astres ialoux
Firent naître vostre courroux,
La mort fut toute mon enuie ;
Car i'ay conçu depuis ce iour
Le mesme desdain pour ma vie
Que vous auez pour mon amour.

LE DESESPOIR.

STANCES.

CELLE que i'ay placée entre les Immortels,
Et que ma passion maintient sur les Autels,
La perfide a payé ma foy d'ingratitude :
Aux traits de sa rigueur ie fers toujours de blanc
Et son mépris n'ordonne à mon inquiétude
Que des soupirs de flamme, & des larmes de sang.

Encore que mes vers déguifans son orgueil
Par de si beaux efforts la sauvent du cercueil,
La faisant adorer de l'un à l'autre Pole ;
L'inhumaine qu'elle est, se rit de mon trespas.
Et me pouvant guerir d'une seule parole,
Fait même vanité de ne la dire pas.

Puisque d'un si beau ioug ie ne puis m'affranchir,
Et que tous mes devoirs ne peuvent la feschir,
Par un dernier effort contentons son envie :
Cessons d'estre l'Objet de tant de cruauté,
Et sortans de ses fers en sortant de la vie,
Tefmoignons un courage égal à sa beauté.

Affreuse Deïté, Démon passe & deffait,
Qu'on n'invoque iamais qu'en un tragique effet,
Où l'unique salut est de n'en point attendre.
Desespoir ie t'invoque au fort de mes malheurs,
Par ton secours fatal vien maintenant m'apprendre
Comment on doit guerir d'incurables douleurs.

Auance toy, de grace, ô fantosme inhumain !
Fais vn traict de pitié d'une barbare main,
Et produis mon repos en finissant ma vie ;
Ie ne redoute point ce funeste appareil :
Car ne pouuant plus voir les beaux yeux de Sylvie
Ie ne veux iamais voir la clarté du Soleil.

Ah ! ie te voy venir accompagné d'horreur,
La tristesse, l'ennuy, la rage, & la fureur
N'environnent ton corps que de fer & de flame,
Tu tiens de l'Aconit & portes au costé
Le poignard qui finist les regrets de Pirame,
Et celuy dont Caton sauua sa liberté.

Sur vn ruisseau de sang qui coule sous tes pas,
L'image du despit, & celle du trespas
Brauent le sort iniuste, & la rigueur indique ;
Et me monstrant les maux que ie dois esprouuer,
La honte & la colere à l'enuy me font signe
Qu'il faut que ie me perde afin de me sauuer.

Mourons pour satisfaire à l'inhumanité
De ce cruel esprit qui tire à vanité
De trahir mon amour & ma perseuerance :
Monstrons à cette ingrante en forçant ma prison,
Qu'en des extremités où manque l'Esperance
On ne manque iamais de fer ou de poison.

Ainsi disoit Terfandre en regardant les Cieux,
Mille tristes hiboux passoient deuant ses yeux,
Faisant autour de luy mille plaintes funebres :
Il tenoit vn poignard pour ouurir son cercueil,
Et la nuict desployant sa robe de tenebres,
N'attendoit que sa mort pour en prendre le deuil.

CONTRE L'ABSENCE.

STANCES.

LA Terre dans ses tremblemens,
La Mer en ses débordemens,
Mais en sa plus grande licence ;
Toutes les matieres de pleurs,
Et tous les plus cruels mal-heurs
Qui font soufpirer l'innocence ;
Au prix de maux que fait l'absence,
Ne font rien que ieux & que fleurs.

Des douleurs qu'on souffre en aimant,
La peine de l'esloignement
Se peut seule nommer extrême ;
On peut trouuer du reconfort
Aux autres iniures du Sort :
Mais se diuifer de soy-mefme,
Et viure loin de ce qu'on aime
Il vaudroit autant estre mort.

L'absence apporte vne langueur
Qui defchire par sa rigueur
Le tyffu des plus belles trames ;
Elle applique nos sentimens
À des gesnes & des tourmens
Pires que le fer & les flames ;
Elle blesse toutes les Ames
Et fait mourir tous les Amans.

À fa faueur, les enuieux
En leurs desseins malicieux
Ont la facilité de nuire :
Et l'amour réduit aux abois,
Qui sans mouuement & sans voix,
Incessamment pleure & soupire,
Impuissant parmy son Empire
Laisse enfreindre toutes ses loix.

D'un penfer lasche & paresseux
On voit le merite de ceux
Dont on ne voit plus les visages :
Et durant ces soins languissans,
Les Riuaux, de devoirs pressans
Corrompans les meilleurs courages,
Font sur mille faux tesmoignages
Condamner les pauvres absans.

Ainsi deux merueilles des Cieux
Ne m'ayant plus deuant leurs yeux,
M'ont effacé de leur memoire :
Et c'est ainsi que sans raison
Ô rigueur sans comparaison !
Par vne humeur volage ou noire,
Un second Pilade fit gloire
De me faire vne trahison.

Peut-estre mesme que l'obiet
Qui sert de celeste fujet
À mes plus diuines loüanges :
Phylis que ie viens d'adorer,
Auiourd'huy sans confiderer
Que ie la mets au rang des Anges,
Me met au rang des plus estranges
Qu'elle se puisse figurer.

Possible qu'au desceu de tous,
Près d'elle quelque esprit jaloux
M'a rendu de mauvais offices :
Et que son esprit inconstant
Ne trouuant plus rien d'important
Dans mes plus excellens caprices ;
A fait au feu des sacrifices
De ces vers qu'il estimoit tant.

Mais, ô discours qui sans respect
Ne tends qu'à me rendre suspect
Ce que i'aime, & ce que i'honore ;
Par quelle noire inuention
Viens tu choquer ma passion
Dans vn estat que l'on déplore,
Pour me faire pallir encore
D'une iniuste apprehension ?

Philis n'a iamais imité
Ces cœurs dont l'inegalité
Ressemble à celle de la Lune,
Et de qui les penfers errans
Après l'intérest souspirans,
D'une lascheté si commune
Pour la differente fortune
Ont des visages differents.

Ce feroit fort mal raisonner
Que de la vouloir soupçonner
Des deffauts d'un sexe infidelle :
Si l'on en croit mille bontez,
Et mille rares qualitez,
Qui font d'une marque immortelle,
Les sentimens de ceste Belle
Sont diuins comme les Beutez.

CONSOLATION À IDALIE,
Sur la mort d'un parant.

STANCES.

P VIS que vostre Parant ne s'est pû dispenser
De servir de victime au Demon de la guerre :
C'est ô belle Idalie, vne erreur de penser
Que les plus beaux Lauriers soient exempts du Tonnerre.

Si la Mort connoissoit le prix de la Valeur,
Ou se laissoit surprendre aux plus aimables charmes,
Sans doute que Daphnis garanty du mal-heur,
En conservant sa vie eut espargné vos larmes.

Mais la Parque subiecte à la fatalité,
Ayant les yeux bandez, & l'oreille fermée,
Ne sçait pas discerner les traits de la Beauté,
Et n'entend point le bruit que fait la Renommée.

Alexandre n'est plus, luy dont Mars fut jaloux,
Cesar est dans la tombe aussi bien qu'un infame,
Et la noble Camille, aimable comme vous,
Est au fond du cercueil ainsi qu'une autre femme.

Bien que vous meritez des devoirs si constans,
Et que vous paroissiez si charmante & si sage,
On ne vous verra plus avant qu'il soit cent ans,
Si ce n'est dans mes Vers qui viuront davantage.

Par un ordre eternel qu'on void en l'Univers

Les plus dignes objets sont fressles comme verre,
Et le Ciel embelly de tant d'Astres diuers,
Dérobe tous les iours des Astres à la Terre.

Si tost que nostre esprit raisonne tant soit peu
En l'Auril de nos ans, en l'âge le plus tendre,
Nous rencontrons l'Amour qui met nos cœurs en feu,
Puis nous trouuons la Mort qui met nos corps en cendre.

Le Temps qui sans repos, va d'un pas si léger,
Emporte avecque luy toutes les belles choses :
C'est pour nous auertir de le bien ménager,
Et faire des bouquets en la saison des Roses.

LE PROMENOIR DES DEVX AMANS.

ODE.

A VPRES de ceste grotte sombre
Où l'on respire vn air si doux,
L'Onde lutte avec les Cailloux,
Et la lumiere avecque l'ombre.

Ces flot lassez de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce grauier,
Se repofent dans ce Viuier
Où mourut autre-fois Narcisse.

C'est vn des miroirs où le Faune
Vien voir si son teint cramoisy
Depuis que l'Amour l'a faify
Ne feroit point deueni iaune.

L'ombre de ceste fleur vermeille,
Et celle de ces ioncs pendans
Paroissent estre là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Les plus aimables influences
Qui raieunissent l'Vniuers,
Ont releué ces tapis vers
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce bois ny dans ces montagnes
Iamais Chasseur ne vient encor :

Si quelqu'un y sonne du Cor
C'est Diane avec ses Compagnes.

Ce vieux Chêne a des marques saintes ;
Sans doute qui le couperoit
Le sang chaud en découleroit,
Et l'arbre pousseroit des plaintes.

Ce Rossignol mélancolique
Du souvenir de son mal-heur,
Tâche de charmer sa douleur,
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le Soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce Frêne deux Tourterelles
S'entretiennent de leurs tourmens,
Et font les doux appointemens
De leurs amoureuses querelles.
Un jour Venus avec Anchise
Parmi les forêts s'alloit perdant,
Et deux Amours en l'attendant,
Disputoient pour une cerise.

Dans toutes ces routes divines
Les Nymphes dancent aux chansons,
Et donnent la grace aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais les vents ny le tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux,
Et la complaisance des Dieux

Y fourit toufiours à la Terre.

Croy mon confeil, chere Climene,
Pour laiffer arriuer le soir
Ie te prie allons nous affoir
Sur le bord de cefte fontaine.

N'oy tu pas foufpirer Zephire
De merueille & d'amour attain,
Voyant des Rofes fur fon teint
Qui ne font pas de fon Empire ?

Sa bouche d'odeur toute pleine
A foufflé fur noftre chemin,
Mellant vn efprit de Iafmin
À l'Ambre de ta douce haleine.
Panche la teste fur ceste Onde
Dont le Criftal paroist fi noir,
Ie t'y veux faire appercevoir
L'obiet le plus charmant du monde.

Tu ne dois pas estre eftonnée
Si viuant fous tes douces loix,
I'appelle ces beaux yeux mes Rois,
Mes Astres & ma Destinée.

Bien que ta froideur foit extrefme,
Si deffous l'habit d'un garçon
Tu te voyois de la façon,
Tu mourrois d'amour pour toy mefme.

Voy mille Amours qui fe vont prendre
Dans les filets de tes cheueux ;
Et d'autres qui cachent leurs feux
Deffous vne fi belle cendre.

Ceste troupe ieune & folastre
Si tu pensois la despiter,
S'iroit soudain precipiter
Du haut de ces deux monts d'Albafstre.

Ie tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes desirs,
Tant i'ay de peur que mes souspirs
Ne luy facent faire naufrage.

De crainte de ceste auanture,
Ne commets pas si librement
À cet infidele Element
Tous les Trefors de la Nature.

Veux-tu par vn doux priuilege
Me mettre au dessus des Humains ?
Fay moy boire au creux de tes mains
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Ah ie n'en puis plus, ie me pafme,
Mon Ame est prestre à s'enuoler,
Tu viens de me faire aualer
La moitié moins d'eau que de flame.

Ta bouche d'un baifer humide
Pourroit amortir ce grand feu,
De crainte de pecher vn peu
N'acheue pas vn homicide.

I'aurois plus de bonne fortune,
Carebé d'un ieune Soleil
Que celui qui dans le sommeil
Receut des faueurs de la Lune.

Climene ce baïfer m'enyure,
Cét autre me rend tout tranſy ;
Si ie ne meurs de ceſtuy-cy
Ie ne fuis pas digne de viure.

PROMESSE À PHILLIS.

STANCES.

C ELETE Obiect de mes defirs,
Prenez vous à mes desplaisirs
Si ie n'escriis à vostre gloire ;
Les violences du mal-heur
Ne m'ont point laissé de chaleur,
Et m'ont rendu l'humeur si noire
Que ie ne trouue en ma memoire
Que des Images de douleur.

Aussi tost que ie me resous
À prendre la plume pour vous
Dans la veine la plus puissante ;
Mille tristes ressentimens
S'opposent à ses mouuemens,
Mon ardeur deuient languissante,
Et ie m'apperçois que i'enfante
Des sourspirs pour des complimens.

Mais ne croyez pas que ce dueil
Me conduise dans le cercueil
Auant que ie vous en deffende :
Et que ma froide volonté
Reconnoisse vostre bonté
D'une ingratitude si grande
Que ie vous dérobe une offrande
Que ie dois à vostre beauté ?

L'ennuy qui me fait soupirer
Se puisse toujours empirer
Par de plus sensibles outrages,
Et iamais la rigueur du Sort
Ne me laisse trouuer de port ;
Si le plus beau de mes ouurages,
Ne vous laisse des tesmoignages
D'un dessein qui me plaist si fort.

Et dès que mes sens appaiez,
Treueront des vers plus aiez
Et des lumieres moins communes ;
S'il vous plaist de les auoier,
Je promets de vous les voier
Cessant les plaintes importunes
Que ie fais de mes infortunes,
Pour commencer à vous loier.

Dans le plus tranquille loisir
Que ma veine puisse choisir,
Je dois vous rendre cet hommage :
Mais ie veux si bien vous tirer
Que l'on soit forcé d'admirer
Les traits de vostre belle Image ;
Et que la plus ialouse rage
N'ose iamais les censurer.

Lors que dans son plus large cours,
Le Soleil allume des iours
Qui n'ont rien de froid ny de sombre :
Que l'Aurore en versant des pleurs,
Seme des perles sur les fleurs,
Et qu'on a des plaisirs sans nombre
Quand on peut trouuer assez d'ombre
Pour se deffendre des chaleurs.

Lors fouz vn arbre bien couuert,
Estendu fur le gazon vert
En vne réfveufe posture ;
Flatté du doux bruit d'un ruiſſeau,
D'un eſprit plus clair & plus beau,
Comme à l'enuy de la peinture
Qu'estale par tout la Nature,
I'entreprendray voſtre tableau.

Et quand i'auray fait quelque traict
De cét adorable portraict,
Qui fait defia que ie ſouſpire ;
Les Nymphes fans m'incommoder
Prés de moy viendront s'accouder,
Et la Nayade & le Zephire
Perdans le ſoin de leur Empire,
Se tairont pour vous regarder.

Vous pouuez par voſtre Beauté
Passer pour la Diuinité
Qui fut les delices d'Anchife :
Mais ſi ie vous peins vne fois
Auec la Trompe & le Carquois,
D'une ardeur innocente épriſe,
À meſme temps vous ſerez priſe
Pour la chaſte Reine des Bois.

Amour rauy de mon deſſein
Sentira dés lors en ſon ſein
Les pointes d'une ardeur nouuelle ;
Et iugeant vos diuins appas
Francs des atteintes du trefpas,
Il dira vous voyant ſi belle,
Que ſi vous n'eſtiez immortelle
Sa mere ne le feroit pas.

Mon ouurage aura du deffaut :
Mais si pour vn sujet si haut
Je n'ay point de clartez trop basses :
Au sentiment de nos Neueux,
Le plus petit de vos cheueux,
La moins charmante de vos graces,
La moindre marque de vos traces
Sera digne de mille vœux.

LE MIROIR ENCHANTÉ.

STANCES.

A MARILLE en se regardant
Pour se conseiller de sa grace ;
Met aujourd'huy des feux dans cette glace ;
Et d'un cristal commun fait un miroir ardent.

Ainsi touché d'un soin pareil,
Tous les matins l'Astre du Monde
Lors qu'il se leue, en se mirant dans l'onde,
Pense tout estonné voir un autre Soleil.

Ainsi l'ingrat chasseur dompté
Par les seuls traits de son image ;
Panché sur l'eau, fit le premier hommage
De ses nouveaux desirs à sa propre beauté.

En ce lieu deux hostes des Cieux
Se content un secret mystere.
Si reuestus des robes de Cithere,
Ce ne sont deux Amours qui se font les doux yeux.

Ces doigts ageaçans ces cheueux,
Doux flots où ma raison se noye,
Ne touchent pas un seul filet de foye
Qui ne soit le sujet de plus de dix mille vœux.

Ô Dieux ! que de charmans apas,
Que d'œillets, de lys & de roses,

Que de clartez, & que d'aimables chofes
Amarille destruit en s'efcartant d'un pas.

Si par un magique fçauoir
On les retenoit dans ce verre,
Le plus grand Roy qui soit dessus la Terre
Voudroit changer son Sceptre avecque ce Miroir.

L'ABSENCE DE PHILLIS.

ELEGIE POUR VN ROMANT.

L OIN de Phillis, ou pluſtoſt de moy meſme,
Pardonnez moy, Grands Dieux, ſi ie blaſpheme ;
Vn plus ſenſible & plus cruel tourment
Ne me pouuoit troubler le iugement.
Si les rigueurs que mon cœur vous reproche
M'auoient lié ſur le haut d'vne Roche,
En vn deſert ou le bec d'vn Vaultour
Vint en mon ſein ſe cacher nuict & iour :
Si voſtre haine à mon repos fatale
Me condamnoit aux peines de Tantale
Qui de l'eſpoir animant ſon deſir,
Brulle touſiours à l'ombre du plaifir :
Si le trefpas que i'apelle à mon aide,
Et dont l'atteinte eſt mon dernier remede,
M'auoit conduit au plus creux des Enfers ;
I'en benirois les flames & les fers.
Ie me prendrois de mes maux à mes crimes ;
Ie trouuerois vos Arreſts legitimes,
Voſtre courroux me feroit moins ſuſpect,
Ie me plaindrois avec plus de reſpect.
Mais de m'auoir eſloigné de Madame,
Mais de m'auoir ſeparé de mon Ame
Sans m'accorder la grace de mourir ;
C'eſt vn tourment que ie ne puis ſouffrir.
Cette rigueur eſt vn trop grand ſupplice,
Son ſeul excès vous conuainc d'iniuſtice.

Auſſi, Grands Dieux, n'attendez point de moy,
D'Autels, d'Encens, de reſpect, ny de foy,
Et doucement excuſez ma furie
Lors qu'il aduient que ie vous iniurie ;
Ma paſſion ne ſçait rien de plus doux
Quand ma douleur me fait parler de vous ;
Ie ne ſçaurois en ce point déplorable
Eſtre plus ſage, eſtant ſi miſerable.
S'il vous plaiſt donc qu'embrailant vos Autels,
Ie me reduiſe au deuoir des Mortels :
Si vous voulez que i'eſtouffe ma plainte,
Et que mon cœur reprenant voſtre crainte,
Vous rende encore des ſoings ſi negligez ;
Rendez Phillis à mes yeux affligez :
Pour voſtre gloire ainſi que pour ma ioye,
Qu'elle reuienne, & que ie la reuoye.
Pourquoy faut-il que cét Aſtre d'Amour
Ne faſſe pas comme l'Aſtre du iour ?
Ce grand flambeau ſi neceſſaire au Monde,
Ne ſe tient pas touſiours caché dans l'onde ;
Il fait ſon cours par vn meilleur deſtin ;
S'il meurt le ſoir, il renaist le matin,
Et reſtituë en leur beauté premiere
Mille couleurs qu'anime ſa lumiere.
Et cependant ce ſoleil des Beutez,
Cét Aſtre vnique en rares qualitez
Dont le merite eſt la ſource des flames
Qu'Amour choiſiſt pour les plus belles Ames ;
Touſiours Phillis eſt loing de ces beaux lieux ;
Elle eſt touſiours eclypſée à nos yeux :
Cette Beauté, mes plus cheres Delices,
Malgré l'effort de tant de ſacrifices,
De tant de vœux & de pleurs ſuperflus,
Eſt diſparuë & ne retourne plus.

Iours ennuyeux, d'espais broüillards humides,
Qui ne semblez marcher qu'à pas timides ;
Vous deuriez bien couler plus promptement
Durant le cours de son esloignement.
Et vous, ô Nuict, d'Estoilles couronnée,
Reine des Feux qui font la Destinée :
Nuict qui placez vne palle blancheur
Dans le silence & parmy la fraischeur,
En vous montrant si seraine & si claire,
Semblez pretendre à l'honneur de me plaire.
Pour m'obliger, esteignez ces flambeaux
De qui l'image errante dans ces Eaux,
Du vif esclat sa flame incertaine
Nuit au repos des Nymphes de la Seine.
Quittez, de grace, vn si pompeux orgueil ;
Vous estes mieux quand vous portez le deuil,
N'empruntez point de faueur de la Lune,
Soyez plus froide & deuez si brune
Que nul obiect ne paroisse à mes yeux,
Soyez plus triste & vous me plairez mieux.
Quand la Beauté qui me tient en seruage
Se promenoit les soirs sur ce riuage,
Faisant iuger aux peuples d'alentour
Que ce beau fleuve estoit le lit du Iour ;
Vous n'estiez pas si superbe & si belle,
Vous ne pouuiez paroistre deuant Elle
Qu'avec vn trouble à cet effroy pareil
Qui vous surprend au leuer du Soleil.
Et maintenant qu'une rigueur barbare
De ce Clymat pour long temps la separe,
Vous osez prendre vn si riche ornement
Pour triompher de son éloignement.
Ne croyez pas, conseruant cette audace,
Vous resioüir tousiours de ma disgrâce ;
Et qu'un Obiect qu'adorent les Amours

Loin de Paris passe les plus beaux iours.
Le Ciel enfin touché de mon supplice,
Ne sçauroit faire vne telle iniustice ;
Il finira par de sages Decrets
Vostre insolence, ainsi que mes regrets ;
À mes ennuis il se rendra sensible,
Et mon amour à qui tout est possible
Fera des vœux pour l'en solliciter
Qu'en sa cholere il ne peut rebuter.

Ô Grands Esprits qui de toutes les choses
Sçavez si bien les effects & les causes,
Qui discernez les diuers mouuemens,
Par qui les Cieux meslent les Elemens,
Et connoissant la secrette enchainure
De tous les corps qui sont en la Nature,
Quand il vous plaist, pouuez à vostre gré
Choisir vn Autre en vn certain degré
Dont la figure empreinte en vne pierre,
Peut dissiper ou la peste, ou la guerre :
Soyez un peu touchez de ma douleur,
Et par pitié dissipez mon mal-heur :
Veillez, de grace, apprendre à mon amour
Quelque secret pour hastier vn retour :
Et l'assistez d'un si fort caractere
Qu'en fin ce cœur sauuage & solitaire,
Ce cœur de fer qui s'éloigne de moy,
Soit attiré par l'aimant de ma foy.
Mais quel espoir vient flatter ma pensée ?
Foible appareil d'une Ame si blefsée,
Dont la douceur ne profitant de rien,
Donne du mal en promettant du bien.
Las ! mon Esprit ne sçait point de figure
Pour exprimer la peine que j'endure,
Et ie croiray qu'on en puisse dresser

Dont le seul traict me la puisse effacer ?
Non non, pour moy, toutes ces sympathies
Ne sçauroient estre assez bien assorties ;
Et ce bel Art avec sa vanité
Ne peut contraindre vne Diuinité.
Puis le Destin dont la ialouse Enuie
Se rend contraire au bon-heur de ma vie,
Est trop puissant pour ne pas m'empescher
L'effect d'un bien si sensible & si cher.
M'esbloüissant de fausses apparances,
Il a tousiours trahy mes esperances ;
Et n'a iamais satisfait mon desir
De la douceur d'un solide plaisir.
Tousiours en moy la douleur, ou la crainte
Vient augmenter ma tristesse, ou ma plainte ;
Mais de repos & de contentement,
Je n'en ay point si ce n'est en dormant.

Frelle Demon, morne Prince des Songes,
Qui n'entretiens l'Ame que de menfonges ;
Si c'est de toy de qui ie dois tenir
Tout le bon-heur qui me doit aduenir ;
Si ton pouuoir d'une erreur fauorable
Peut adoucir l'ennuy d'un miserable ;
Si la froideur & l'ombre du sommeil
Ont la vertu de produire un Soleil :
De cent Pauots ie te fais sacrifice,
Suspen bien tost mes sens de leur office,
Et de glaçons en ta Cauerne pris,
Bouchant l'artere où passent mes esprits,
Pour contanter mon amoureuse enuie
Despoüilles moy des marques de la vie ;
Et de la forte agreable trompeur
Vien me former un bien d'une vapeur.

Recueille moy les plus aimables chofes ;
Mefle en vn teint des Lys avec des Rofes,
Souz des flots d'or enflez par les Zephirs.
Mets vn efclat dans des yeux de Zaphirs
Dont la douceur à la rigueur s'affemble
Pour embrazer & glacer tout enfemble.
Choifis encore deux des plus beaux Rubis
Qui le matin brillent fur les habits
Que prend l'Aurore en fortant de fa couche,
En les ioignant, dépeins moy cette bouche
Où la Nature a dedans & dehors
D'esprit de Rofes embaumé des Trefors :
Et qui recelle vn Nectar à qui cede
Cette boiffon que verfe Ganimede.
De laict de neige ou d'Albafte viuant
Par interualle à la fois fe mouuant
Faits efclater la blancheur de deux pommes,
À mettre en guerre & les Dieux & les Hommes.
Porte les yeux fur ces Diuinitez
De qui Pâris regla les vanitez ;
Obferue bien cette troupe admirable
De taille augufte & de grace adorable,
Voy fes beautez, & d'un foin complaifant
Dérobe-les pour m'en faire vn prefent.
Bref en vn mot faits la diuine Image
De la Princeffe à qui i'ay fait hommage
De mes defirs & de ma volonté,
De mon efprit & de ma liberté.
Mais prend bien garde en m'offrant cette Belle
Que fa fierté foit toufiours avec Elle.
Sans cét orgueil qui loge en fes apas
Ma pañion ne la connoiftroit pas.
Si fa rigueur eft vn peu modérée
Dans le plaifir de fe voir adorée,
Que ce ne foit que pour m'offrir fes mains

Qui porteroient le Sceptre des Humains,
Si le Destin qui des Vertus s'irrite,
Auoit soubmis la fortune au merite.
Mais dans l'ardeur dont ie les baiseraï,
Dans le transport où ie me treuueray,
Dans le plaisir qui faifira mon Ame,
Acheue ensemble & mon songe & ma trame :
Diuin Sommeil, durant cette douceur,
Liure ma vie au pouuoir de ta Sœur :
Et fans regret apres ceste aduventure,
I'iray du lict dedans la sepulture.

CHANSON.

LES vents qui se sont déchaînez
Courans par tout à l'avanture,
Ne sont pas si fort mutinez
Contre les loix de la Nature.
Durant la plus belle saison
Que mon penser l'est contre ma raison.

Depuis que j'ay reueu les yeux,
Et les doux apas de Syluie,
Mille desirs seditieux
Troublent le repos de ma vie,
Et s'oposans à ma raison,
Pressent mon cœur de rentrer en prison.

Mon cœur, tu me le disois bien
Qu'il falloit éviter la veüe,
Et que dans son doux entretien
Les Graces dont elle est pourueüe
Me feroient boire d'un poison
Qui troubleroit mes sens & ma raison.

J'en ay reconnu le succès,
Ce presage estoit veritable :
Mais voyant mon mal dans l'excès,
Ma blessure estant incurable :

Je veux deffendre à ma raifon
De me parler iamais de guerifon.

LES VAINS EFFORTS.

STANCES.

MON Ame, deffend toy du defir aueuglé
Qui d'un mouuement déreiglé
Souz des fers esclatans te veut rendre afferuie ;
Et d'un fage confeil reiette le poison
Qui pourroit nous oster la vie
Nous ayant osté la raifon.

Confidere qu'Amour auecque des apas
Nous veut déguifer mon trespas
En t'offrant en victime aux plus beaux yeux du Monde :
Et qu'entrer au Dedale où tu vas t'égarant
Est vouloir s'embarquer fur l'Onde
Quand le naufrage est apparant.

Celle qui tient ma vie & ma mort en les mains
Rebute les vœux des Humains
Comme indignes deuoirs dont la Grandeur s'irrite ;
Et l'on ne peut fans crime aimer en fi haut lieu
Si ce n'est qu'avec le merite
On ait la naiffance d'un Dieu.

Bornons donc nos defirs, & croyons fagement
Tout ce que nostre iugement
Peut apporter d'vtile au foin qui nous poffede :
Estouffons au berceau ces penfers amoureux,
Et par vn fi cruel remede
Euitons vn mal dangereux.

Mais, ô lasche Conseil, de qui la trahison
Me veut tirer d'une prison
Que mon ambition prefere à cent Couronnes ;
En vain par la terreur tu m'en croy dégager ;
Va t'en glacer d'autres personnes
Qui s'estonnent pour le danger.

De moy, nulle raison ne sçauroit m'empescher
De servir vn obiect si cher :
Le peril qui s'y trouue augmente mon courage.
Et si dans ce dessein ie trouue mon Cercueil
Ma vie au moins en ce naufrage
Fera bris contre vn bel escueil.

Encore que mes soins m'attirent son mespris
Ma foy ne fera point sans prix.
Et i'auray de la gloire avec de la disgrace ;
Car on dira tousiours en parlant de mon fort,
Daphnis eut vne belle audace,
Et mourut d'une belle mort.

LA BELLE MALADE.

STANCES.

I E ne sçay par quelle rigueur
Les Destins jaloux de ma flame,
Mettent vostre Corps & mon Ame
Dans vne si triste langueur.

Cet Astre qui nous fait la guerre,
Va perdre toute la beauté
Et toute la fidelité
Qui parust iamais sur la Terre.

Ce traict m'a le premier atteint ;
Mais du Ciel la ialouse enuie
Doit plustost effacer ma vie
Que les roses de vostre teint :
Ie me meurs de cette auanture ;
La tristesse m'enfeuelit,
Et si vous ne sortez du lit,
I'entre dedans la sepulture.

LA BELLE CAPTIVE.

STANCES.

P AR vn fort dont les cruautez
Affligent toutes les Beutez
Qui meritent d'estre adorées ;
Toufiours les femmes comme vous,
Ainsi que les Pommes dorées
Ont leurs Dragons & leurs jaloux.

Mais on a beau vous esclairer,
Ie pourray toufiours esperer
Assez d'heur dans ma seruitude ;
Puisque vostre inclination
N'a point d'excès d'ingratitude
Pour l'excès de ma passion.

Bien que nos corps soient attachez
Et tous nos plaisirs empeschez
Par cette cruelle manie :
Amour Roy de nos libertez,
Ne veut pas que sa tyrannie
S'estende sur nos volonte.

Malgré ces inhumaines loix
Qui de la veüe & de la voix
Nous veulent empescher l'vsage ;
Moquons nous de cette rigueur,
N'obeissons que du visage
Et soyons rebelles de cœur.

Ne pouuons nous pas nous aimer
Sans eclat, & fans alarmer
Toutes ces Ames inferfées ;
Et trouuer aflez de loifir
Pour faire parler nos penfées,
Et nous voir des yeux du defir ?

LE FAVORY MAL CONTENT.

STANCES.

I E proteste deuant les Cieux
D'adorer à iamais vos yeux
Dans vne Constance inuincible :
Encore qu'en chaque action
Vostre humeur vrayment insensible
Se mocque de ma passion.

Je le dis avec verité
Iamais rien que vostre beauté
N'a trouué place dans mon Ame :
Et pour le faire mon vainqueur
Amour avec vne autre flame
Ne pouuoit entrer dans mon cœur.

Je sçay bien que i'ay mille fois
Apellé des objets mes Rois
Dont ie n'estois point tributaire :
Et iuré que pour leurs appas
I'estois pensif & solitaire
Quand mesme ie n'y pensois pas.

I'ay souuent feint vne langueur
Pour accuser vne rigueur
Qui m'estoit fort indifferente :
Et loüé mille appas charmants
Au visage d'une Amarante,

Contre mes propres sentimens,

Mais depuis que vous m'engagez
Tous ces subjects font bien vangez
Des paßions qu'ils m'ont veu feindre :
Et cette ardeur me punit bien,
Des maux dont on m'entendoit plaindre
Alors que ie ne sentis rien.

Yris ie n'ay plus de repos,
Mon souuenir à tous propos
Me vient representer vos charmes :
Et perfant à vos cruautez
Ie ne fais que verser des larmes,
Sur l'image de vos beautez.

La Cour du Prince que ie fers
Me desplaist au prix des deserts ;
Sa faueur mesme m'importune,
Car le plus digne traictement,
Que me peut faire la Fortune
Ne peut adoucir mon tourment.

Dequoy me fert la vanité
Qu'une iuste prosperité
M'esleue au dessus de l'Enuie :
Et qu'un monde voulust perir
Afin de prolonger ma vie,
Quand Iris me laisse mourir ?

LES IVSTES REPROCHES.

ODE.

C Lorinde ie le cognoy bien
Mes soins n'obtiendront iamais rien
D'une ingratitude si noire.
Ma plainte aigrift vostre rigueur,
Et bien loing d'estre en vostre cœur,
Si ie suis en vostre memoire
C'est pource que vous faites gloire
De me voir mourir en langueur.

I'ay beau par mille inuentions
Vous descouvrir mes passions
Et les rigueurs de vostre Empire :
I'ay beau vous monstrar mes desirs
Et vous conter mes déplaisirs ;
Vous ne faites iamais que rire
De mon trouble & de mon martyre,
De mes pleurs & de mes souspirs.

Si i'approche de vostre lict
Quand vostre beau corps l'embellit
Et met les Graces à leur aise :
Dés que ie regarde vos bras,
Si bancs, si polis, & si gras,
Dont la neige augmente ma braise,
De crainte que ie ne les baise,
Vous les retirez dans vos draps.

Mes pleurs ont fait assez d'effort
Je ne sçay plus rien que ma mort,
Qui puisse adoucir vostre haine :
Puisque c'est inutilement
Que ie vous conte mon tourment,
Belle ingrate, belle inhumaine,
Il faut sortir de cette peine
Par la porte du monument.

LES VAINS PLAISIRS.

STANCES.

F ILS de la nuit & du silence,
Qui d'une aimable violence
Charmes les fous des Humains,
Quand sur le creux de tes ailes
Tu viens de tes humides mains
Clorre doucement nos prunelles :
Sommeil, entre les Immortels
Tu mérites bien des Autels.

L'homme lassé de l'exercice,
Periroit sans ton bon office ;
C'est toi Sommeil qui le remets.
Et tandis que le corps repose,
À l'Esprit qui ne dort jamais
Tu contes toujours quelque chose ;
Et dépeins encore à ses yeux
La Mer, ma Campagne & les Cieux.
Bien que le Soleil soit sous l'Onde,
Par ta grace il voit tout le monde
Ainsi qu'à la clarté du jour.
Il court soudain toute la Terre
Et trouve mille objets d'Amour,
De chasse, de paix, ou de guerre,
Reflétant selon tes desirs
Des maux feints, ou de faux plaisirs.

Par ta faueur i'ay veu Clymene
Mais plus belle & moins inhumaine
Qu'elle n'auoit iamais esté.
Rien ne marchoit dessus ses traces
Pour tenir l'œil sur sa beauté,
Qu'Amour, la Jeunesse, & les Graces
Et mille autres diuins appas,
Qui vont toujours deuant ses pas.

Avec vn souffris qui se iouë
Dans les follettes de sa iouë,
La Belle m'a tendu les mains :
M'a dit d'une voix angelique,
Quitte tous ces soins inhumains
Et cette humeur melancholique,
Tes iours de larmes sont passez
Et tous tes vœux sont exaucez.
Ô mon Astre, ô ma belle Reine
Daignez-vous conuertir ma peine
En vn contentement si doux ?
Vous m'honorez assez de croire
Que j'aime à soupirer pour vous,
Et que ie tiens à plus de gloire
De mourir deuant vos beaux yeux,
Que de viure avecque les Dieux.

Mes devoirs ne vous touchoient guere
Quand vous craignez que le vulgaire
Parlast contre vostre beauté :
Alors moins sage que vous n'este
Auez vous bien la lâcheté
De craindre ce Monstre à cent testes,
Qu'un de vos regards seulement
Pourroit charmer en vn moment ?

Je confidere à ces paroles,
Ses yeux, mes deux cheres idoles
Qui s'abbaisfent honteufement :
Clymene me fait mille plaintes,
Et m'enfeigne infenfiblement
Qu'il eft temps de bannir nos craintes
Et de rappeler nos defirs,
À la recolte des plaifirs.

Le fang au vifage luy monte,
De rofes l'amour & la honte
Couurent les beaux Lys de fon teint ;
Je preffe celle de fa bouche,
Et d'une ardeur brullante atteint
Je la faits tomber fur fa couche,
Où par mille plaifirs charmez
Nous demeurons tous deux pafmez.

Mais comme mon bon-heur me noye,
Et que ie me fonds tout en ioie,
L'Aurore qui fond toute en pleurs,
Me furprenant fur ces rapines
Defcouvre beaucoup moins de fleurs
Qu'elle ne me couuvre d'efpines ;
Alors que le grand bruict du iour
M'esveille, & trahift mon amour.

Le Soleil en venant de naistre
S'est introduit par ma fenestre
Afin d'en chaffer mon espoir,
Defia la lumiere importune
Monte deffus mon lict pour voir
Si i'ay quelque bonne fortune,
Et rid de voir qu'avec les bras
Je la cherche en vain dans mes draps.

Que le fort de l'homme est volage,
Il ne luy monstre bon visage
Que pour le tromper à l'instant :
S'il souffre ce n'est point mensonge,
Mais s'il aduient qu'il soit content
Il trouue que ce n'est qu'un songe
Dont la veine felicité
Disparoist deuant la clarté.

LA BELLE MAL-HEUREUSE.

STANCES.

C HARMANTE & celeste Beauté,
Que vostre estat est déplorable,
Par quelle estrange cruauté
Viuez vous ainfi miserable ?
Las ! ie me plains de vos douleurs,
Et pleure de vos pleurs.

Vous dévriez raur mille Amants,
Avoir à fouhait toutes chofes,
Briller d'Or & de Diamants,
Ne marcher que deffus des rofes,
Et goulter felon vos defirs
Mille amoureux plaifirs.

Cependant vn mary ialoux,
Qui de vostre bonté fe iouë,
Ne faict non plus d'estat de vous
Que de quelque mafle de bouë ;
Luy de qui l'esprit & le corps
Ont de mauuais refforts.

Sans qu'il ofe vous outrager,
Qu'il vous veille & qu'il vous foupçonne
Il peut affez vous affliger
Par les deffauts de fa perfonne,
Auprés d'une ieune Beauté

C'est vn mort infecté.

Il n'a rien de vif que la voix
Qu'il n'applique qu'à vous déplaire :
Voyez vn peu quel mauuais choix
On vous a confeillé de faire.
Vostre fort eust esté plus beau
D'espouser le Tombeau.

Sans obseruer son entretien :
Vous pensiez estre assez heureuse
Prenant vn homme avec du bien,
Et lors vous rendit amoureuse,
L'or plus faict pour nous esbloüir
Que pour nous resioüir.

Le bien n'est qu'un sujet d'ennuy
Pour les ames qui sont auares,
Les Dragons aussi bien que luy
Possèdent des Thresors bien rares,
Comme luy viuans sans raison,
Et soufflans du poison.

De moy ie ne le puis celer,
Soupirant sous sa tyrannie,
Vous ne sçauriez vous consoler
De sa fascheuse compagnie,
Qu'en prenant vn Amant discret,
Qui soit sage & secret.

L'ENCHANTEMENT ROMPV.

S AGE & grand Medecin, qui changeant toutes choses ;
Ternis si tost l'esclat des œillets & des roses,
 Je te voüe vn Autel.
Puis qu'en faisant passer la beauté d'une femme
 Tu deliures mon Ame
Et me gueris d'un coup que ie croyois mortel.

Après auoir en vain respandu tant de larmes,
Adreßé tant de vœux, pratiqué tant de charmes,
 Pour fortir de prison :
Je voy sans y penser ma santé reuenüe
 Et de la mesme veüe
Dont ie tenois mon mal ; ie tiens ma guerison.

I'ay repris ma franchise en reuoyant Clymene ;
I'ay trouué que ses yeux me donnoient trop de peine
 Auec trop peu d'apas :
Et i'eusse bien iuré, la treuuant si peu belle,
 Que ce n'estoit pas elle
Que i'admirois si fort en ne la voyant pas.

D'une palle couleur sa iouë est toute peine ;
Les Graces n'y font plus, ou c'est auec crainte
 D'un coupable accusé :
Et s'il aduient par fois que la couleur y monte,
 Ce n'est que de la honte
De voir que mon esprit se soit defabusé.

Ce qui luy refte encore eft vn peu de ieunefſe,
Qui paroift feulelement par le peu de fineſſe
 Qu'elle tefmoigne à tous.
Et bref de cét obiect que ie creus adorable
 Le trait le plus aimable
Feroit vn mal-heureux fans le rendre ialoux,

Certes i'auois dans l'ame vne erreur nonpareille
Lors que ie me faifois vne rare merueille
 D'un fujet fi commun :
I'y voyois mille attraits, mille aimables licences,
 Mille douces puiffances.
Je voyois mille apas où ie n'en voy pas vn.
Mais les foins d'un Mary que la melancholie
Portoit a des excéz de rage & de folie,
 Seruoit à me piper :
Car fi l'accez faſcheux de cette ame indocile
 M'eult eſté plus facile,
Je n'euffe pas eſté fi facile à tromper.

Voyant qu'il la tenoit toufiours fous la ferrure,
Je creus aimer en elle vn corps que la Nature
 Eust formé pour les Dieux.
Mais tel que ces forciers il ſe fait recognestre
 Qui deſceus par leur Maistre
Font de feuilles de cheſne vn Threfor precieux.

Qu'il ne ſ'afflige plus quand on ſ'approche d'elle
Et que les nuicts qu'il paſſe à faire ſentinelle,
 Il penſe à repoſer :
Car le mal qu'il ſe donne avec ſa vigilance
 N'eſt point ſon aſſurance ;
Pour la conſeruer mieux il deuroit l'expoſer.

Il nourrit nos defirs avec fa fotte crainte :
C'est la faire eschaper que la tenir contrainte

Avec les yeux aigus :
En la rendant si chere, & si fort asseruie
Il nous en donne enuie,
Et luy sert de Mercure en luy seruant d'Argus.

De moy dès que mon œil au iour l'a descouuerte,
Je me fuis tout à coup raquité de la perte
Où i'estois demeuré,
Et me representant l'obiet de mon martyre
Je me pafme de rire
De me reffouuenir d'en auoir tant pleuré.

Je tiens que tous les vers où ie me fuis plaint d'elle
Sont les vains reffentimens d'un rapport infidelle,
Ou d'un songe inuenté :
Et par ce nouveau iour esclairecy de ma doute
L'abandonne la route
Où me faisoit errer vne fausse clarté.

LE CRUEL.

STANCES.

P OVR quel fujet prends tu plaisir
À me lancer ce trait de flame,
Qui vient suborner mon desir
Pour luy faire trahir mon Ame ?
Tourne ailleurs ces regards puissans
Dont tu sollicites mes sens
De r'entrer dessous ton Empire ;
Après m'auoir si mal traité,
Ne veux tu pas que ie respire
Le doux air de la liberté ?

C'est mon agreable Element :
La moindre contrainte m'afflige,
Et ie ne m'aime seulement
Que pour ce que ie me neglige.
Sçay tu pas que mes sentimens,
Pour les soins & pour les tourmens,
Sont d'un naturel vn peu tendre ?
Et que c'est mesme sans effort
Que mon esprit ose pretendre
De sauuer mon nom de la mort ?
Ne croy donc pas me rembarquer
Dessus le point d'une Tempeste,
Et ne pense pas te moquer
De cette seconde conquête :
Contante toy que sous tes loix

I'ay supporté plus de six mois
Vne tyrannie importune ;
Et que i'ay moins forcé mon cœur
Pour acquérir de la fortune,
Que pour adoucir ta rigueur.

Si tu formes donc le dessein
De me prendre encore au passage ;
Fay moy voir l'Amour dans ton sein
Comme il est dessus ton visage :
Permits que sans peine & sans bruit
Je me charge en secret du fruit
Dont mon espérance est bornée :
Car i'ay pris assez de loücy
De semer toute l'autre année,
Pour recueillir en cette-cy.

LA GVIRLANDE.

STANCES.

CELLE de qui la grace & les yeux ont la gloire
D'affecter tant de cœurs, & tant de libertez,
Se couronne de fleurs pour monstrier la victoire
Qu'elle emporte aujourdhuy sur toutes les Beutez.

Chacun de ces lafmins exprime la conquête
Qu'elle fait en tous lieux des plus grands des humains :
De sorte qu'elle met les fleurons sur sa teste,
Des Sceptres que l'Amour a mis entre ses mains.

Parmy ce beau Trophée on verroit ma franchise
Captive sous le joug de ses Divins apas :
Mais quoy ; c'est vn honneur que l'Ingrate mesprise
À cause que mon cœur ne luy résista pas.

LES FASCHEUX OBSTACLES.

STANCES.

C LORINDE, i'ay beau soupirer,
Je ne dois iamais esperer
De voir la fin de mon martire,
Puisque la rigueur des Jaloux
M'empesche mesme de vous dire
Les maux que i'endure pour vous.

Je suis près de vous chaque iour
Pour vous parler de mon amour,
Sans que ce bon-heur me console :
Car pressé du bruflant desir
D'en prononcer vne parole
Je n'en puis treuver le loisir.

Par quelle estrange cruauté
Veut-on garder vostre beauté,
Et vous tenir ainfi contrainte ?
Dieux ! vostre humeur qui n'aime rien
Et tant de fantosmes de crainte,
Vous gardent-ils pas assez bien ?
N'eußions nous nul tesmoin qu'Amour
Au plus solitaire seiour
Dont toute clarté fust bannie ;
L'ombre de ce Monstre d'honneur
Avec assez de tyrannie
S'opposeroit à mon bon-heur.

LA GOVVERNANTE IMPORTUNE.

STANCES.

VIEUX Singe au visage froncé
De qui tous les Pages se rient
Et dont le seul nom prononcé
Fait taire les enfans qui crient.
Vieux simulachre de la Mort,
Qui nous importunes si fort
Par le chagrin de ta vieillesse ;
À parler sans déguisement,
Le temps avec trop de paresse
Te traine vers le monument.
Il n'est point de chesnes plus vieux,
Ny de Corneilles plus antiques ;
Tu peux auoir vu de tes yeux
Tout ce qu'on lit dans nos Croniques :
Tes membres saisis d'un frisson
Tremblent de la même façon
Que font les feuilles en Autonne :
Tu ne fais plus rien que cracher,
Et toute la terre s'étonne
De te voir encore marcher.

Mais on ne vit plus si long-temps :
Ton corps devenu pourriture,
A payé depuis cinquante ans
Ce qu'il deuoit à la Nature ;
Qui t'a fait sortir du Tombeau ?

Caron t'auoit en son baſteau
Miſe au delà du fleuue ſombre :
Et rompant ton dernier ſommeil
Lors que tu n'es plus rien qu'une ombre
Tu viens eſclairer mon Soleil.

Rentre dans ton dernier repos,
Squelette couuert de pouſſiere,
Que par de magiques propos
On a fait fortir de la biere.
Ou ſi pour faire des Sabats
Tu dois demeurer icy bas,
Par vn ordre des Deſtinées :
Va te retirer dans les trous
De ces maiſons abandonnées,
Où ne hantent que les hibous.

Pourquoy viens-tu dans cette Cour,
Pour y choquer la complaiſance ?
Touſiours les Graces & l'Amour
Y languiſſent en ta preſence :
Le ris, les jeux, & les plaiſirs
Que le ſujet de mes deſirs
Fait par tout éclore à ſa veuë,
Fuyant tes importunitéz
Prennent l'eſſor à ta venuë
Ainſi qu'oifeaux eſpouuentez.

C'eſt toy qui murmure touſiours
Quand ie parle avec Angelique,
Accuſant d'innocens diſcours
De quelque mauuaïſe pratique.
C'eſt toy qui d'un cœur obſtiné
Fais la ronde autour de Daphné,
Rendant ſon accez difficile,

Et qui ne sçaurois endurer
Que Mirtil ait pour Amarille
La liberté de soupirer.

Deuant toy l'on ne peut parler
Auec pretexte legitime :
Dire boniour c'est cajoler,
Et tourner l'œil c'est faire vn crime.
Ton humeur pleine de soupçons
Fait de ridicules leçons
À des cœurs exempts de malice,
Et tes deffences bien souuent
Leur enseignent des artifices,
Qu'ils ignoroient auparauant.

La Vertu froide & fans couleur
En ternit sa grace immortelle,
Et souspire auecque douleur
Voyant qu'elle est souz ta tutelle :
Elle a descrié ton suport,
Ne pouuant souffrir sans effort
Les soins dont ton esprit s'acquie :
Car ton sens débile & leger
Se rend oppresseur du merite,
Qu'il s'ingere de proteger.

Auec d'importunes clartez
Tu veilles de trop belles choses,
Qui te void parmy ces Beutez,
Void vn serpent parmy des roses,
Mais tu fais beaucoup plus de mal
Que ce dangereux animal,
Si l'on en croit la Renommée ;
Car tu piques en trahizon
D'une sagette enuenimée

Qui n'a point de contrepoison.

Quand tu m'as blessé iusqu'au cœur
Par tes inhumaines censures,
Tu soustrais avecque rigueur
Les apareils de mes blessures :
Angelique cherche par fois
Dans le ton charmant de sa voix
Quelque douceur qui me console :
Mais tu l'apperçois promptement
Et viens retrancher sa parole
Dés le premier mot seulement.

Deformais applique toy mieux,
Prenant garde à ce qui te touche ;
Fay tarir la glus de tes yeux,
Et non pas le miel de sa bouche ;
N'espan plus la mauuaise odeur
D'une criminelle laideur,
Parmy des beautez innocentes :
Au lieu de tant de traits laschez
Qui blessent des vertus naissantes
Repren toy de tes vieux pechez.

LE BRACELET.

STANCES.

A MOVR en soit beny, le fujet de mes vœux,
Cette ieune Beauté qui captiue mon Ame,
De cent chaines de flame,
La veut lier encore avec les cheueux.

Cette chere faueur que ie n'osois pretendre,
Rendra de mon destin les Dieux mesmes ialoux ;
Voyans qu'un feu si doux
Se trouue accompagné d'une si belle cendre.

Agreables chainons, beau fil d'Ambre flottant,
Vous ne faifiez qu'errer autour de son visage ;
Estiez vous si volage
Pour venir aujourd'huy me rendre si constant ?

Ô Cieux ! ma seruitude est tellement plaisante,
Que comparant les fers où ie suis arresté
À quelque Royauté,
I'estime vne Couronne importune & pesante.

LE TRIOMPHE D'IRIS.

STANCES.

L ES foudres qui grondoient avec tant d'insolence
Cessent leur violence ;
Les flots paroissent adoucis,
Et le diuin pouuoir qui regist toutes choses
Semble se preparer à nous donner des roses
Après tant de soucis.

Malgré tous les efforts qu'a pû faire l'Enuie
Pour affliger sa vie,
Yris triomphe du mal-heur.
Le sort pour son sujet n'a plus rien de funeste ;
Et de tous nos ennuis, maintenant il ne reste
Que ma seule douleur.

Mais le digne sujet dont ma peine est causée
Me la rend trop aisée
Pour en vouloir la guerison :
Et le charme est si doux qui mon Ame possède,
Que dans cette langueur i'estime tout remede
Pire que du poison.

Les plus superbes Rois qu'environne la Gloire,
Et que fuit la Victoire
Par tout où marche leur courroux,
Fussent-ils esleuez dans l'humeur la plus vaine
Ne pourroient obseruer le sujet de ma peine

Sans en estre ialoux.

Le deshonneur que fait le beau teint que i'adore
À celuy de l'Aurore,
Leur feroit receuoir sa loy.
Ils poseroient leur Sceptre aux pieds de cette Belle
Et quitteroient l'honneur de commander comme elle,
Pour seruir comme moy.

L'or de ses blonds cheveux qu'esmeut vn doux Zephire
Vaut celuy d'un Empire,
Leur esclat n'a point de pareil.
Ils semblent composez d'une flame immortelle,
Et c'est avec raison que chacun les appelle
Les Rayons d'un Soleil.

C'est avec du peril que les Marchands auares
Aux riuages Barbares
Frequentent avec tant de loing :
Sans pratiquer les vents & les ondes traistresses,
Ie treuve depuis peu beaucoup plus de richesses
Et ne vay pas si loing.

Graces aux doux apas dont Yris est pourueüe,
Ie contante ma veüe,
De tous les biens les plus charmans :
Ie voy mille trefors en ses beautez diuines,
Sa bouche est de Rubis, ses dents de Perles fines,
Ses yeux de Diamans.

Le reste de ce corps dont ie suis idolatre
Est de viuant Albastre,
Animé d'un esprit des Cieux ;
Si bien que l'on y trouue vn concert de Merueilles,
Qui rauissent les cœurs & charment les oreilles
Aussi bien que les yeux.

Arbitres des Mortels, Puissances souveraines,
Renforcez bien mes chaînes,

Cette captivité me plaît :

Je ne demande point de fortune meilleure
Que de brûler toujours, pourvu qu'Yris demeure
Au même état qu'elle est.

SOVPÇON.

STANCES.

O RANTE, ie veux auoïer,
Que i'ay fujet de me loïer
Des bons mouuemens de vostre Ame,
Qui fit assez d'estat de moy,
Pour vouloir respondre à ma flame
Sans auoir recogneu ma foy.

Ie vous suis vrayment obligé
De ne m'auoir point engagé
Parmy des longueurs inhumaines,
Et de n'auoir voulu sauuer
Tant de deuoirs & tant de peines
Dont vous me pouuiez esprouuer.
Vostre amour, dont ie fus rauy,
Me paya sans auoir seruy
Par vne grace fort infligne ;
Mon cœur bien au vif la ressent,
Et du moins si ie n'en suis digne
Ie n'en suis pas mescognoissant.

Mais ie me plains en vous aimant,
D'apercevoir qu'un autre Amant
S'attende à des faueurs pareilles ;
Et que vostre facilité
Preste vos yeux, & vos oreilles
Contre vostre fidelité.

Vous fçauiez que ce fut ainfi
Que ie vous appris le foucy
Dont mon Ame eftoit trauerfée ;
Vofre fexe eftant inconstant,
Vne peur m'entre en la penfée,
Qu'un autre en vienne faire autant.

Apprehendant cela pour vous
Ie n'ay pas ce chagrin ialoux
De qui l'on blafme les caprices ;
Car ie crains moins pour mon bon-heur
Bien que vous foyez mes delices,
Que ie ne crains pour vofre honneur.

Ie ferois pourtant bien fâché
Que vofre efprit fe fust taché
D'un fi noir & fi lâche crime ;
Et que perdant tout vofre prix,
Ayant esté dans mon eftime,
Vous entraßiez dans mon mefpris.

POVR VNE BEAVTÉ QVI SÇAIT PARFAITEMENT PEINDRE.

PLAINTE.

I E ne sçay quel cruel destin
Qui mon ame au dueil accoustume
Entre le soir & le matin
M'a préparé tant d'amertume.

Que de soucis en vn seul iour !
Je suis pris d'une seule œillade ;
En vn moment ie meurs d'amour,
Et Charifte est au lict malade.

Par quelles rigoureuses loix
Faut-t'il qu'une diuerse flame
Se prenne ainsi tout à la fois
Dans son sang & dedans mon ame ?
Ce beau Soleil dont les apas
Sont d'une grace sans seconde,
Ne se releuera donc pas
Avec le bel Astre du Monde.

Ses beaux yeux sont dont en prison,
Leur paupiere estant abaissée :
Las ! il est iour en l'Orison,
Mais il est nuict en ma pensée.

Defia cette extrême rigueur
Destruit en ses beautez diuines

Les viues rofes dont mon cœur
Conferue fi bien les efpines.

Dieux, vous eftes bien inhumains
D'ofer luy faire tant d'outrages ;
Pouuez vous mettre ainfi les mains
Sur le plus beau de vos ouurages ?

Mais pour vofre contentement
Eftans jaloux comme vous eftes,
Elle fçait trop parfaitement
Representer ce que vous faites.

D'un art qui n'a point de pareil
Elle fait trop bien la peinture,
Du Ciel, du Iour, & du Soleil,
Des ruiſſeaux & de la verdure.

Puis elle nous fait voir encor
Comme vn d'entre vous eut l'adreſſe
De ſe changer en gouttes d'or
Pour couler près de ſa Maïſtreſſe.

Peut eſtre elle peint tous les iours
Comme il plaïſt à ſa fantaïſie,
Ou Iupiter dans ſes amours,
Ou Iunon dans ſa ialouſie.

Poſſible dans quelque Tableau
Elle a mis le Dieu de la guerre
Comme vn des Grecs au bord de l'eau
Le renuerſa d'un coup de pierre.

Vous ne pouuez ſans vous faſcher
Voir diuulguer vos aduantures ;
Vous ne craignez point de pecher

Et si vous craignez vos censures.

Quand le destin vous vient forcer
À souffrir qu'un objet vous blesse,
Vous ne voulez pas confesser
Que vous ayez quelque foiblesse.

Mais quoy, redonnez la santé
À cette belle imitatrice,
Elle peindra votre bonté
Comme elle a fait votre malice.

Son pinceau fera voir après
De quel soing votre prouidence
Verse le Nectar à longs traits
Deffus la Corne d'abondance.

Que vous veillez sur les mortels
Pesant les vertus & les crimes ;
Et que les vœux & les Autels
Sont des devoirs bien legitimes.

Elle vous peindra combatans
Deffous les ailes de la Gloire,
Alors que deffus les Titans
Vous emportastes la Victoire.

Ainsi vous deuant son bon-heur,
Elle peut d'une adresse prompte
Couvrir des traits à votre honneur,
Ceux qu'elle a faits à votre honte.

Mais parlay-ie bien à propos,
Ne suis-je point en frenesie ?
Amour qui trouble mon repos
Trouble-t'il point ma fantaisie ?

Que ſçay-je quel eſt le ſujet
Qui cauſe mon inquietude ?
Peut-eſtre que ce bel objet
Fait vertu de l'ingratitude.

Poſſible quand elle ſçauroit
Vn ſoing ſi tendre & ſi fidelle ;
L'inhumaine ſe mocqueroit
Des pleurs que i'ay verſez pour elle.

N'importe, fuſt-elle vn Rocher,
Son aſcendant eſt inuincible ;
Ie ſens que ſon ſalut m'eſt cher,
Et que ſon tourment m'eſt ſenſible.

Pour n'obſeruer pas ſa langueur
Auec des maux intolerables,
Son merite eſt peint dans mon cœur
Auec des couleurs trop durables.

De quelque auiſ dont ma raiſon
Cenſure ma ſecrete enuie,
I'irois aualer du poiſon
Si cela luy ſauuoit la vie.

LE MESPRIS.

STANCES.

NE te ris plus de mes douleurs,
Perfide fujet de mes pleurs,
Ingrate caufe de mes plaintes,
Tu ne fais plus mes desplaifirs,
Mes triftesses, ny mes foupirs ;
Tu ne me donnes plus d'attaintes,
Et pour toy ie n'ay plus de craintes,
D'efperances, ny de defirs.

Mon efprit abhorre ta loy ;
Tu m'as trop engagé ta foy,
Et me l'as trop fouuent fauffée :
Ie feray fage à l'auenir ;
Ma peine commence à finir,
Toute mon ardeur eft paffée,
Et ie deffends à ma penfée,
De m'en faire plus fouuenir.

Ie pourrois auecque raifon
Punir ta lafche trahizon,
Et te noircir d'un iufte blafme :
Mais ie commence à negliger
Le foin de te defobliger ;
Car cet obiet eft trop infame
Pour n'effacer pas de mon ame
La volonté de me vanger.

Pensers, mon aimable entretien,
Ne me representez plus rien
Des charmes de cette cruelle :
Ne me venez point abuser,
Ne me venez point excuser
Les defauts de cette infidelle,
Et ne me parlez iamais d'elle
Si ce n'est pour la mespriser.

LES DESDAINS D. M. D. M.

ODE.

DIANE si vous estes belle
Autant que la sœur du Soleil ;
Vostre courage est tout pareil,
Je vous treuve aussi fiere qu'elle.
Encore aima-t'elle autrefois,
Et bien qu'elle errast par les bois
De tant d'austerité pourueüe ;
Ce cœur aussi froid qu'un glaçon
Fondit à la premiere veüe
Des beautez d'un ieune garçon.

La nuit, abandonnant sa Sphere,
Elle va voir un autre Amy,
Qu'elle tient toujours endormy
Pour mieux celer ce doux mystere.
Quand le iour la fait desloger
D'entre mes bras de ce Berger,
Dont son ame est si fort esprise ;
On la void se décolorer,
Moins de crainte d'estre surprise,
Que d'ennuy de se retirer.

Mais quelque esclat qu'ait le merite,
Quoy qu'il ait d'aimable & de doux ;
Il n'est point icy bas pour vous
D'Endimion, ny d'Hypolite.

Il n'est point pour vostre beauté
D'assez aimable nouveauté
Dans le Ciel ny dessus la Terre :
Les grands Cœurs & les beaux Esprits
Qu'enfantent la Paix & la Guerre,
Vous font des Objets de mespris.

Amour, que vostre beau visage
À force luy mesme d'aimer,
Ne sçait plus pour vous enflammer
Quel charme il doit mettre en vſage.
Auſſi croy-ie obſervant toujours
L'air de vos deſdaigneux discours
Et la froideur de tous vos geſtes ;
Que s'il offroit deſſus vos pas
Le plus beau de tous les Celestes,
Vous ne le regarderiez pas.

L'autre iour à la promenade
Vos yeux ſe deſtournoient des fleurs,
Refuſant meſmes aux couleurs
La grace de la moindre œillade.
Le chant innocent des oyſeaux,
Le confus murmure des eaux
Vous ſembloit donner quelque atteinte ;
Le bruit des feuilles d'alentour
Glaceoit tout vostre ſang de crainte
Que le vent vous parlaſt d'amour.

Telle eſtoit la Nimphe obſtinée
À fuir tout ce qui l'aimoit,
Qu'Apollon iadis reclamoit
Sur les riuages de Penée.
Et telle eſtoit cette Beauté,
Ce Prodige de cruauté
Que Salamine auoit veu naiſtre :

Et qui peut sans ressentiment
Apercevoir de la fenestre
Le desespoir de son Amant.

Mais la mort d'Iphis fut vengée
De cette ame sans amitié ;
Le Ciel n'en eut point de pitié,
L'ingrate en pierre fut changée.

Craignez donc un peu son courroux,
Pour même crime, il peut de vous
Faire quelque roche ou quelque arbre.
Mais vos destins sont arriuez,
Nature a déjà fait de marbre
Tous les membres que vous avez.

CHANSON.

D Oux Printemps ne reuenez pas
Auec tant d'apas,
Vous oppofer à ma melancholie :
Depuis qu'une Beauté que j'aimois cherement
Se treuve enfeuelie,
Tous mes plaifirs font dans le monument.

Ô beaux iours si toft alongez,
Que vous m'affligez
Moy qui tousiours ay des penfers si fombres ;
Deffors que le fujet de ma felicité
Erre parmy les Ombres,
J'ay de l'horreur quand ie voy la clarté.
Claires eaux qui lauez des fleurs
Ainsi que mes pleurs,
Vostre cristal a pour moy quelques charmes :
En mon affliction j'aime à voir vostre cours,
Il refsemble à mes larmes
La Mort a fait qu'elles coulent tousiours.

L'INCREDVLITÉ PVNIE.

STANCES.

L'Obiect est bien puny qui ne me croyoit pas
Lors que ie luy iurois en loüant ses apas,
Que sa ieune beauté par vne seule œillade,
M'auoit rendu malade.

Pour voir si i'en parlois avecque verité,
L'imprudente obstinée en sa temerité,
Courant vers vn Miroir avec impatience,
En fit l'experience.

Des feux réfléchissants du cristal dans ses yeux,
Embraferent soudain ce cœur audacieux,
Qui pour me secourir quand ie demandois grace,
N'auoit que de la glace.

La chaleur estrangere a son sang alteré ;
Et le haut mouuement du poux immodéré
Monstre que ce beau corps recelle autant de flame,
Que i'en ay dans mon ame.

De la pointe d'un traict Amour ouure son bras,
Et faisant rejallir des rubis sur ses dras,
Tire afin que le mal de la Belle s'alege,
Du feu de cette neige.

Petit Barbier, de grace, espargne ce beau sang ;
Crains-tu pour Amarante ? elle n'est point du rang

De ces frefles Beutez de qui les Destinées
Ont borné les années.

La Mort n'a point d'empire où règne la beauté,
Tandis que le Soleil aura de la clarté,
Ses yeux qui m'ont raui ma liberté première
Auront de la lumière.

LE NATVREL
d'Amour.

L ES perles aiment chèrement
L'humeur dont l'Aube les arrose ;
Les serpens ont pour aliment
La fraîcheur dans la terre enclose ;
L'air est aymé par les oyseaux,
Les poissons cherissent les eaux,
Et la Salamandre les flames,
Les Abeilles aiment les fleurs :
Mais l'Amour ce Tyran des ames,
Le cruel n'ayme que les pleurs.

LE PRONOSTIC
veritable.

O Belle Nymphé Abissine
Jamais Art, Pierre, ou Racine,
Astre, hazard, ny raison,
Conseil, loüange, ny blasme
Ne pourront guerir vostre Ame
Du mal de vostre Maison

LES LOVANGES.

T OVT ce que l'Art, & la Nature
Ont produit de plus rare au iour
Venus, les Graces, & l'Amour
Dans la plus diuine peinture.
Tout ce qui peut plaire a nos yeux,
L'aurore, le Soleil, les Cieux,
L'or, les Perles, les Lys, les Rosés,
L'Esmail du Printemps le plus doux ;
Bref toutes les plus belles choses
Ne sont point si belles que vous.

L'IMPVISSANCE DES Destinees.

L E Destin peut bien faire encore
D'autres Cieux & d'autres clartez,
Et former des Diuinitez
Aussi charmantes que l'Aurore.
Il peut d'un effort sans pareil,
Faire encore un plus beau Soleil
Que celui que nous voyons luire :
Mais la Nature, ny les Cieux,
Ne sçauroient iamais rien produire
Qui soit aussi beau que vos yeux.

POVR METTRE DEVANT
vn Liure d'Endimion.

T REVVANT icy l'Histoire d'un berger
Qu'Amour expose en un fi grand danger,
Pendant l'erreur où le sommeil le plonge :
Ô bel Objet plein de feuerité !
Souuenez vous que la peine est un fonge,
Et que la mienne est une verité.

POVR METTRE DEVANT
vn liure d'Emblefmes d'Amour.

P OVR Dieu ne lifez point icy ;
Clorinde l'vnique foucy
Des plus nobles cœurs de la terre :
On ne void aux feillets fuiuants
Que des preceptes d'une guerre
Où vos yeux font affez fçauants.

LA FAVEVR DE MAV-
uais prefage.

Ô Que l'esprit de Siluie
Est cruel, & deceuant !
Je voy bien qu'en la seruant
Il faudra perdre la vie.
Pour monstrier que souz ses loix
La mort l'est toute certaine,
Elle me donne vne chaine
Qui finist par vne croix.

REFLECTIONS

Amoureuses.

Q V'ELLE est superbe & qu'elle est belle,
Et que i'ay de penfers pour elle
Dont mon repos est traversé :
Observer cet Ange visible
Sans l'aymer, c'est estre insensible,
Et l'aymer c'est estre insensé.

À DIANE.

A INSI qu'auprès d'une source
Qui faict vne aymable courfe
Vous sommeilliez l'autre jour,
Vne Nymphè chassereffe
Vint pour vous faire la cour,
Vous prenant pour sa Maistresse.

AVIS, à M. de C.

L A Charmante mere d'Amour,
Se pleignoit de vous l'autre jour,
Contre vos beautez irritée :
Et le fuiet de son couroux
C'est que ces Graces l'ont quittée,
Pour demeurer avecque vous.

SVR VNE STATVE DE
Didon, faite par Cochet.
À Didon.

Ô BIECT digne d'idolatrie,
Si ton ingrat Troyen te fit vn mauuais tour,
Ie ne m'estonne pas de cette tromperie,
Celuy qui trahit sa Patrie,
Pouuoit bien trahir son amour.

Ie m'estonne bien plus dont vn cyzeau sçauant
S'éternise en nous deceuant,
Lors qu'il te remet sur la terre,
Et qu'il nous fait passer pour vn sujet viuant
Vn corps qui n'est fait que de pierre.

LA RETRAITE AVANTAGEUSE.

I E ne suis plus dans la folie,
De perdre des soins & du temps ;
Je vous dis adieu pour cent ans,
Belle & trompeuse Cephalie :
Je proteste avec vérité
Qu'en adorant vostre beauté
Les espines m'estoient des roses ;
Mais quoy, ie suis de ces esprits,
Qui souffrent tout hormis deux choses,
L'ingratitude, & le mespris.

À SYLVIE, SVR LES PLAINTES D'ACHANTE.

P OVR nous exprimer à la fois
Toutes les rigueurs de ses loix,
Et tout l'honneur de son Empire ;
Amour en ces vers a dépeint
Ce triste Berger qui soupire,
Nommant vos yeux, & vostre teint,
Les Ministres de son martire.

LE SOVPIR AMBIGV, Madrigal.

S OVPIR, subtil esprit de flame
Qui fors du beau fein de Madame,
Que fait son cœur, aprens-le moy ?
Me conserue-t'il bien la foy ?
Ne ferois tu point l'interprete
D'une autre passion secrete ?
Ô Cieux ! qui d'un si rare effort
Mistes tant de vertus en elle,
Destournez un si mauuais fort :
Qu'elle ne soit point infidelle,
Et faites plustost que la Belle,
Vienne à soupirer de ma mort,
Que non pas d'une amour nouvelle.

SERMENTS D'AMOUR.

L'HYVER fera sans froidure,
Et le Printemps sans verdure,
L'Océan fera sans flus,
Et l'air deviendra palpable
Quand mon cœur sera capable
De ne vous adorer plus.

À SON ESCHOLIÈRE.

Ô Sujet vrayment plus qu'humain,
Amour qui ne nous quite gueres
Me fait conduire vostre main

Pour former de beaux caracteres :
Mais voyant vos yeux m'enflamer
Le traistre tout bas me vient dire
Que ie profite à vous instruire,
Et que i'apprens à bien aymer
En vous montrant à bien escrire.

VNE BELLE PERSONNE FAISOIT CREVER DES FEVILLES
SVR SA BOVCHE.

VOSTRE bouche dans ce caprice
Cause le plus rare suplice,
Que l'on ait iamais apperceu ;
N'est-ce pas vne estrange chose
Qu'une feuille ait ainsi receu
Le martire sur vne rose ?

POVR VN NARCISSE QU'VNE BELLE FILLE PORTOIT SVR
SON SEIN.

T ON fort est bien digne d'enuie,
Jeune Garçon qui par tes pleurs,
Abregeant le cours de ta vie,
Augmentas le nombre des fleurs.
Tes beautez apres ta disgrace
Te font encore trouuer place
Sur vn sein si blanc & si beau.
Ô rare & diuin priuilege,
De treuuer sa perte dans l'eau
Et son salut dans de la neige.

LES YEUX CRIMINELS.

T RAISTRES yeux, maudite veuë,
Que ne fuis-ie aueugle né,
Je ne ferois pas gefné
Du noir chagrin qui me tuë.
Je fouspire incessamment
Dans le plus cruel tourment
Dont vne Ame soit capable ;
Et l'iniustice des Cieux
Ne m'a rendu miserable
Que pource que i'ay des yeux.

L'ÉGALITÉ DES CHARMES.

D EVX Merueilles de l'Vniuers
Tiennent en leurs mains ma fortune,
Et leurs appas sont bien diuers :
Car l'une est blonde, & l'autre brune.
Cependant leurs ieunes beautez
Regnent dessus mes volontez
Avec vne esgalle puissance,
Et dans leur glorieux destin
Je ne voy que la difference
D'un beau soir & d'un beau matin.

ÉPITAPHE D'VN PETIT CHIEN.

C Y gift vn chien qui par Nature
Sçauoit discerner sagement,
Durant la Nuict la plus obscure
Le Voleur d'auecque l'Amant.
Sa discrète fidelité
Fit qu'auec beaucoup de tendresse
À sa mort il fut regretté
Par son Maistre, & par sa Maistresse.

SVR LE DESPART DE PHILIS.

Q VE d'ennuis en ma destinée,
Celle pour qui ie meurs d'amour
S'apreste à partir dans vn iour
Pour ne reuenir d'une année.
Ô Cieux ! i'ay beau me tourmenter,
Ie ne la sçauois arrester,
Ny treuuer moyen de la fuiure ;
De forte qu'à bien discourir
Ie n'ay plus qu'un moment à viure
Et plus de mille ans à mourir.

LES SOINS MALCONSIDEREZ.

I E souffre tant de maux, que l'ingrate Climene
Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine ;
Elle reste incrédule, & moy ie meurs martyr.
Amour, puisqu'il est vray que ie fers à ta gloire,
Fay luy croire les maux que tu me fay sentir,
Ou ne m'en fay sentir qu'autant qu'elle en peut croire.

SVIET DES PLAINTES D'ACANTE.

S OVS ce voile pastoral des PLAINTES D'ACANTE, on a voulu desguifer les Amours d'un Cavalier de merite & de condition, qui forty d'un pere illustre pour la valeur, s'est tousiours nourry dans l'ambition de l'imiter. Je te diray que sa Maistresse est vne des plus parfaites personnes du monde, & que l'on y treuve tout ensemble, vne grande naissance, des vertus rares & des beautez merueilleuses : de sorte qu'il semble qu'à l'enuy, la Nature & le Ciel se soient efforcez à qui luy feroit le plus de graces : sa presence est vn charme ineuitable aux belles ames, & les moindres de ses actions sont extrêmement rauissantes. Or tu sçais que la rigueur est assez ordinaire aux Belles, & qu'entre les plus precieux ornemens de ce Sexe, on donne le premier rang à cette honneste severité qui met superbemēt des espines à l'entour des roses. Nostre Bergere est trop accomplie pour en manquer, & c'est le sujet de toutes ces plaintes. Acante qui la void indifferente à tous ses services, explique les froideurs à quelque espee de mespris, apprehende que ses devoirs ne luy soient pas agreables, & qu'il ne puisse voir reüssir les vœux qu'il fait pour cēt himenée. Il se forme de ces pensées, mille matieres de douleur, & se laissant emporter aux mouuements de son amoureux Genie, tasche par toutes sortes d'artifices, de representer sa passion, & de porter insensiblement sa Siluie à faire plus d'estat de ses soins. Au reste ie t'auertis que cēt Ouurage n'est point fait à l'vsage de tout le monde, & que s'il y a icy de mauuais vers, ils ne sont pas toute-fois de la Iurisdiction des esprits vulgaires, encore qu'il m'importe peu s'ils sont condamnez mal à propos, par des Iuges qui ne seroient pas capables de les fauoriser de bonne grace. Je m'assure que les honnestes gens y treuueront au moins des choses assez agreables pour auoüer que tous les Exilez qui ont escrit d'amour, depuis l'ingenieux Ouide, n'ont pas mieux employé de tristes loirs.

PLAINTES
D'ACANTE.

STANCES.

V N iour que le Printemps rioit entre les fleurs,
Acante qui n'a rien que des soucis dans l'ame,
Pour flescir ses destins faisoit parler ses pleurs,
Humides tesmoins de sa flame ;
Et se representant les rigueurs d'une Dame,
Sembloit vn morceau du rocher
Sur lequel ses penfers le venoient d'atacher.

Quand par l'eau de ses pleurs son cœur fut alegé
De l'humeur qui tenoit ses puissances contraintes ;
D'une parole basse, & d'un teint tout changé,
Il ouurit la bouche à ces plaintes,
Par qui ses passions sont assez bien dépeintes,
Car ignorant qu'on l'escoutoit,
Il disoit à peu près tout ce qu'il ressentoit.

SOLEIL, depuis le temps que portant la clarté
Tu dispenfes par tout la chaleur & la vie,
Visitant l'Vniuers, voy tu quelque Beauté
De qui l'esclat te face enuie
Comme font aujourd'huy les beaux yeux de Siluie ?
Et dessous l'amoureuse loy
Cognoy tu quelque Amant plus mal traité que moy ?

Depuis que ie la fers, les Cieux m'en font tesmoins,

Les soupirs & les pleurs font mes seuls exercices ;
Mais l'ingrate qu'elle est, rebute tous mes soins
Et se rit de tous mes supplices,
Et le ressentiment de tant de longs services
Ne sauroit porter son orgueil
À tourner seulement les yeux vers mon Cercueil.

Cruelle, à qui mes maux ne font point de pitié,
Et que par mes devoirs je rends plus inhumaine ;
Obiet, dont mon amour accroît l'inimitié
Et qui vous moquez de ma peine,
M'ayant réduit au point d'une mort si prochaine,
Au moins, si vous ne me pleignez,
Considérez un peu ce que vous dédaignez.

Je ne suis point fort d'un vulgaire Pasteur
Que l'on ait vu couvert de honte & de disgrâce,
Et je me puis vanter sans pareil menteur
Que je suis de fort bonne race ;
Mon Père si fameux au métier de la chasse
A souvent en ses premiers iours
Estouffé de ses mains des Lions, & des Ours.

Lors qu'un nuage épais de Monstres furieux
Vint dessus nos troupeaux faire tant de ravages,
On luy veid employer son bras victorieux
À dissiper ces grands orages.
Combatant pour sauver avec nos pâturages,
La liberté de nos Autels ;
Il acquit en mourant, des honneurs immortels.

Avec assez d'ardeur je marche sur les pas,
Où la Gloire m'appelle en m'offrant son image :
N'y l'objet du peril, ny celui du trespas,
Ne font point passer mon visage.

Et la valeur en moy croissant avecque l'âge,
Je n'ay jamais rien redouté
Si ce n'est seulement vostre inhumanité.

Naguères dans vn Antre en ces lieux retirez,
Où souuent en secret i'entretiens ma tristesse,
Cherchant de mes moutons qui s'estoient égarez,
Je pris les Fans d'une Tigresse :
La Mere les sentant, m'ataignit de vitesse ;
Mais non de ses ongles malins,
Car d'abord, les petits en furent orphelins.

Il ne m'en reste qu'un, que ie veux vous offrir,
Quand ie l'auray nourry tant soit peu dauantage.
À peine il peut marcher, & ne sçauroit souffrir
Que rien l'importune, ou l'outrage ;
Ses yeux clairs & perçans tesmoignent son courage :
Mais mon soin l'a rendu plus doux,
Et ne l'a point treuvé si sauvage que vous.

L'autre iour vn Centaure espouventable à voir
Pressant vne Beauté d'une rare excellence,
Au plus secret d'un Bois, se mettoit en deuoir
De luy faire vne violence :
La Vierge me veid seul punir son insolence,
L'infame esprouua mon couroux,
Et peut-estre se sent encore de mes coups.

La Nimphe contre vn arbre atachée en ces lieux,
Parut toute honteuse apres cette victoire ;
Se voyant exposée à nud deuant mes yeux,
Son corps possible estoit d'yuoire :
Mais soit qu'elle fust blanche, ou bien qu'elle fust noire,
La belle se peut asseurer,
Que ie la destachay sans la considerer.

Depuis que de vos yeux l'ardeur me vint faillir,
Mon ame qui tousiours languist dans la souffrance,
Pour les autres Sujets n'a point plus de desir
 Que vous me laissez d'esperance :
Et ie voy des Beutez avec indifference,
 Que de leur celeste sejour
Les Dieux ne sçauroient voir qu'avecque de l'amour.

Au reste avec l'honneur d'estre nay genereux
Et de sçauoir lancer & le dard & la pierre,
Ie m'imaginerois estre bien mal-heureux
 Si ie n'estois bon qu'à la guerre,
Pour respendre tousiours du sang dessus la terre,
 Et que mes ieunes sentimens
N'eussent iamais faict place à d'autres ornemens.

Ie n'ay pas simplement cette noble fierté
Qui protege par tout vne foible innocence :
Mon esprit que vos yeux priuent de liberté,
 N'est point priué de cognoissance :
Ie sçay le cours des Cieux, & cognoy la puissance
 De cent racines de valeur
Qui peuuent tout guerir excepté ma douleur.

Ie vous pourrois monstrier si vous veniez vn iour
En vn parc qu'icy prés depuis peu i'ay fait clore,
Mille Amans transformez, qui des loix de l'Amour,
 Sont passez souz celles de Flore :
Ils ont pour aliment les larmes de l'Aurore.
 Dieux ! que ne suis-je entre ces fleurs,
Si vous deuez vn iour m'aroser de vos pleurs !

Vous y verriez Clytie, aux sentimens ialoux,
Qui n'a pô iusqu'icy guerir de sa iaunisse ;

Et la fleur de ce Grec dont le bouillant couroux
Ne peut souffrir vne iniustice :
Vous y verriez encore Adonis & Narcisse
Dont l'un fut aimé de Cypris,
L'autre fut de son ombre aveuglement épris.

Je vous ferois sçavoir tout ce que l'on en dit,
Vous contant leurs vertus & leurs metamorphoses ;
Quelle fleur vint du lait que Iunon respendit,
Et quel sang fit rougir les roses,
Qui grossissent d'orgueil dès qu'elles sont écloses,
Voyant leur portraict si bien peint
Dans la viue blancheur des lys de vostre teint.

Piqué secrettement de leur esclat vermeil,
Vn folastre Zephire à l'entour se promene ;
Et pour les garantir de l'ardeur du Soleil,
Les esfente de son halaine :
Mais lors qu'il les émeut, il irrite ma peine ;
Car ayment en vn plus haut point,
Le voy que mes soupirs ne vous émeuent point.

Là, mille arbres chargez des plus riches prefans
Dont la Terre à son gré les mortels fauorise ;
Et sur qui d'un poinçon ie graue tous les ans
Vostre chiffre & vostre deuise ;
Font en mille bouquets esclater la cerise,
La prune au jus r'afraîschissant,
Et le jaune abricot au goût si rauissant.

La, parmy des Iasmins plantez confusément,
Et dont le doux esprit à toute heure s'exhale ;
Cependant que par tout le chaud est vehement,
On se peut garantir du hâle ;
Et se perdre aisément dans ce plaissant Dedale

Comme entre mille aymables nœux
Mon Ame se perdit parmy vos beaux cheueux.

Vne Grote superbe & de rochers de prix
Que des Pins orgueilleux couronnent de feüillage ;
Y garde la fraischeur souz ses riches lambris
 Qui font d'un rare coquillage :
Mille secrets tuyaux cachez sur son passage,
 Mouillent soudain les imprudens
Qui sans discretion veulent entrer dedans.

D'un costé l'on y void vne petite Mer
Que trauerse en nageant, un amoureux Leandre.
De rage, autour de luy l'onde vient escumer
 Et luy, tasche de s'en deffendre ;
Aperceuant Hero qui veille pour l'attendre,
 Et d'impatience & d'amour,
Brulle avec son flambeau sur le haut d'une Tour.

Aux niches de rocher qui font aux enuirs
On void tousiours mouuoir de petits personnages ;
Icy des charpentiers & là des forgerons,
 Qui trauaillent à leurs ouurages.
Et force moulinets faicts à diuers vsages,
 Qui font leur tour diligemment
À la faueur de l'eau qui coule incessamment.

Vne table de marbre où ie vais me mirer
Alors que ie n'ay pas le visage si blefme,
Pourroit bien de beau linge & de fleurs se parer
 Quand la chaleur feroit extrême,
Si vous vouliez venir y manger de la crespme
 Et des fraises, que cherement
Ie ne fais conferuer que pour vous seulement.

Vous n'y trouueriez pas de superbes aprets
Comme ceux que merite vne Beauté diuine :
Mais vous pourriez à l'ombre au moins, y boire frais
 En des vases de Cornaline ;
Et vos yeux, en vingt plats de Pourcelaine fine
 Pourroient confronter à fouhait
La blancheur de vos mains avec celle du lait.

Cette colation ne se passeroit pas
Sans qu'on vous fist oïr quelque douce harmonie :
Philomele sans doute ayant vû vos apas,
 Voudroit flater leur tyrannie :
Et mettroit en oubly la brutale manie
 Qui cause les afflictions,
Pour dire vn air nouveau sur vos perfections.

Vn grand baïin de Cedre artistement graué
Dont l'ordre est merueilleux autant qu'il est antique,
Vous feroit admirer quand vous auriez laué,
 Les traits d'une histoire rustique ;
Monstrans sous quelle forme & par quelle pratique,
 Vertumne autrefois sçeut charmer
Celle qui comme vous, ne pouuoit rien aimer.

Il semble que Pomone escoute avec plaisir
Les subtils argumens qu'il tire de sa flame ;
Et que cét amoureux, cache vn ieune desir
 Souz le teint d'une vieille femme :
Tandis qu'il exagere avec beaucoup de blâme
 Ce courage dénaturé
Pour qui le pauvre Yphis mourut desespéré.

Cependant qu'il luy tient vn si charmant discours,
Les arbres les plus droicts se courbent pour l'entendre ;
Vn Ruisseau qui l'escoute en areste son cours

Et près de lui se va répandre :
Bref vn pinceau sçauant, à peine eust pû pretendre
Dans le tableau le plus exquis
L'honneur que sur ce bois le couteau s'est aquis.

Je vous le donneroie dans l'accompagnement
D'une corbeille vnique en si rare maniere ;
On ne la composa que d'osier seulement,
Mais fust-elle d'or toute entiere,
L'art en feroit d'un prix plus cher que la matiere,
Tant vn Ouurier industrieux
La voulut releuer d'entre les curieux.

Observant les trefors que le Verger produit
Qui peuuent satisfaire au besoin de la vie :
Vous iriez les remplir, & des fleurs, & du fruit
Dont alors vous auriez enuie ;
Et lors, avec l'Amour dont vous seriez fuiuite,
Mes penfers au moins, baiseroient
Le fable & le gazon que vos pieds fouleroient.

Parmy les arbrisseaux d'un Bois que vous verriez,
Je vous enseigneroie vn nid de Tourterelles :
Les deux petits y sont, que vous enleueriez,
Car ils n'ont point encore d'ailes ;
Et puis, il est fatal à tous les plus fidelles
Des animaux & des humains
De mettre leur franchise entre vos belles mains.

Après nous irions voir par diuertissement
En vn lieu tout couuert de Thim & de Melisse,
Des mouches dont le foin sert d'auertissement
Pour le menage & la police ;
Employant tout ce temps dans l'aimable exercice
De tirer la manne du Ciel.

Et dérober aux fleurs de quoy faire le miel.

Vous auriez le visage & le fein tous voilez
Pour les confiderer avec plus d'asseurance :
Car paroiffans des Lys à des Rofes meslez,
Les abeilles par innocence
Pourroient bien se tromper à cette ressemblance,
Et fans crainte de trop ofer,
Vous faire quelque iniure en venant vous baifer.

Vous leur verriez en l'air former vn bataillon
Si tost qu'entre leurs camps la guerre se commence ;
Leur petit Roy volant, qui n'a point d'aiguillon,
Vous enseigneroit la clemence :
À vous dont le couroux a tant de vehemence,
Et dont les yeux, ou le penfer
Ont toufiours quelques traits qui me viennent bleffer.

De là, pour menager vn temps si precieux,
Vifitans d'un estang la pareffe profonde,
Lors que l'on sent leuer vn Zephir gracieux
Et baiffer le flambeau du monde :
Vous pourriez comme luy vous aprocher de l'onde,
Et par vn miracle nouveau
Faire voir à la fois deux Soleils deffus l'eau.

S'il vous plaifoit d'aller par ce frais Element,
J'aimerois d'auirons vne nacelle vuide :
Bien que l'Amour me tienne en son aueuglement,
J'oferois vous feruir de guide
À faire tout le tour de ce Christal liquide,
Où les Diuinitez des eaux
Dorment deffus des lits de ioncs & de roseaux.

Vos yeux qui lanceroient des feux de tous costez

Leur feroient auſitoſt entr'ouurir la paupiere ;
Et voyant tout à coup luire tant de clartez,
Cela leur donneroit matiere
De croire qu'en voulant gouuerner la lumiere,
Quelque autre ieune audacieux
Dans le char du Soleil feroit tombé des Cieux.

Puis, voyant tant d'apas & de perfections
Leur troupe autour de vous viendroit faire vne preſſe :
Teſmoignant plus de ioye & d'admiration
Qu'en ces flots voiſins de la Grece,
Thetis, au temps paſſé ne fit voir d'alegreſſe
Auec la maritime Cour
À la natiuité de la mere d'Amour.

Après auoir montré par cent traits complaiſans
Que l'on doit adorer vos beautez & vos graces ;
De leur plus beau poiſſon vous faiſans des preſens,
Elles ne feroient iamais laſſes
De vous venir offrir des lignes & des naſſes :
Si vous n'en faiſiez du meſpris,
Vous qui prenez ſi bien les cœurs, & les eſprits.

Vne chaſte pudeur dont l'eſclat eſt ſi beau
Semeroit voſtre teint d'une viue peinture,
Voyant tant de Beautez près de voſtre bateau
Le corps nud iuſqu'à la ceinture,
Et ie vous ferois rire après cette auanture
Voyant de quelle agilité
Ie ferois le Forçat en ma Captiuité.

Mais ie n'auray iamais tant de contentement ;
Mon ame à qui les maux ſont ſi fort ordinaires,
Parmy ſes deſplaiſirs, ſe flate vainement
De ces douceurs imaginaires :

Les Astres tous puissants & qui me sont contraires,
Ne voudront pas se relâcher
À m'accorder vn bien si sensible & si cher.

Que me fert-il d'auoir tant de fruits assemblez,
Tant de chèvres, de beufs & de troupeaux à laine,
Et d'estre possesseur des raisins & des bleds,
De ces monts & de cette plaine ?
Si vostre cœur s'obstine avecque tant de haine
À ne m'accorder iamais rien,
Puis-je protester que ie n'ay point de bien ?

Soit que l'Astre du iour blanchisse l'Orient,
Soit qu'il seme le soir du safran dans la nuë,
Incessamment les pleurs aux soupirs mariant,
Je me plains du coup qui me tuë :
Tout cesse en l'Vniuers, mais mon mal continuë,
Et la rigueur de mon destin
Ne se modere point le soir ny le matin.

La nuit humide & froide incitant au repos,
A beau se presenter d'Estoilles couronnée ;
Pour donner quelque trêve aux funestes propos
Que ie tiens toute la journée.
Tous les autres humains changent de destinée
Portans les marques du trespas,
Mais moy ie suis plus mort & si ie ne dors pas.

De l'esprit & du corps errant de tous costez,
Je ne fay que me plaindre en cette inquietude ;
Car tousiours mon penser me dépeint vos Beutez
Avecque vostre ingratitude.
Dieux ! faut-il qu'un Obiet soit si doux & si rude
Ne m'engageant à l'adorer
Que pour prendre plaisir à me desesperer ?

Si quelquesfois mes yeux ne peuuent resister
Aux pauots, dont le somme accomplist tous les charmes ;
Morphée ingenieux à me persecuter
 Les tient tousiours trempez de larmes.
Il me vient effroyer avecque des alarmes
 Que ie ne sçauois soutenir ;
Las ! ie fremis encore à m'en ressouenir.

Je vous voy ce me semble avec la maiesté
Qu'une douceur tempere en vostre beau visage,
Me dire d'un accent plein de feuerité
 Berger, ton soin m'est un outrage ;
Je ne puis t'escouter, ny te voir dauantage,
 Tous tes soupirs sont superflus,
Va-t'en loing de mes yeux & ne retourne plus.

Surpris d'estonnement & faisi de douleur,
L'accuse vos rigueurs & le Ciel d'iniustice ;
Et ne voulant plus viure apres un tel mal-heur,
 Je cours vers un grand precipice
Pour terminer mes maux par un dernier suplice ;
 Et croy me lancer de si haut
Que d'horreur, en tombant ie m'esueille en sursaut.

D'autre-fois, comme il plaist à la noire vapeur
Qui s'esleue tousiours de ma melancolie ;
Un Riual m'aparoist sous ce voile trompeur,
 Qui dans un iour que l'on publie
Sous le ioug d'Himenée avecque vous se lie,
 Sans que cela vous touche fort
Si le iour de sa feste, est celui de ma mort.

Embrasé de cholere en cette extremité
Il m'est aui qu'à l'heure au combat ie l'inuite ;

Pour l'empescher d'atteindre à la felicité
Qui sembloit deuë à mon merite.
Mon bras du premier coup heureusement s'acquite
Du foin de m'en rendre vainqueur,
Et l'ayant terrassé, ie lui mange le cœur.

Puis apres cét excez, ie me fens tout glacé
Craignant que ce duel ne vienne à vous déplaire :
Je veux tout à l'instant fuiure le trespasé
Pour adoucir vostre cholere.
Mais sur ce mouuement, le Soleil qui m'esclaire
Me monstre en me réjoüissant,
Que vostre Nopce est vaine & mon bras innocent.

Ainsi persecuté des cruautez d'Amour
Mon esprit se consume en des peines sans nombre :
Si mon dueil au matin commence avec le iour,
Il croist le soir avecque l'ombre.
Et i'ay tousiours l'humeur si chagrine & si sombre
Que sur la Terre & dans les Cieux
Je ne voy point d'objects qui ne blessent mes yeux.

Aussi tout est sensible à mon affliction ;
Là bas dedans ces prez l'herbe en est presque morte :
Ces troncs ne sont sechez que de compassion
Des desplaisirs que ie suporte.
Les vents en sont muets, & d'une aimable forte,
Echo tasche à m'en consoler
En chaque solitude où ie vay luy parler.

Les Nymphes que Diane attire dans les bois
Abhorrant des mortels les prophanes aproches ;
M'ont voulu demander la rigueur de vos loix
Pour vous en faire des reproches ;
Et celle d'un ruisseau qui coule entre des roches

Admirant l'excez de ma foy,
Murmure du mespris que vous auez pour moy.

S'il faut qu'en vous aimant, ie commette vn forfait,
Nos Bois & nos Hameaux sont pleins de mes complices ;
Qui m'assistent tousiours de pensée, ou d'effet,
Soit me rendant de bons offices,
Soit adressant au Ciel de secrets sacrifices,
Afin que ceux de mon tourment
Soient acceptez de vous plus fauorablement.

Vn Berger si subtil à guider le pinceau
Que son art bien souuent a trompé la Nature ;
Vous obseruoit vn iour sur le bord d'un ruisseau
Pour me donner vostre peinture :
Lors selon ses souhaits, vos yeux par auanture
Se conseilloyent à ce miroir
De tout ce dont vos soins augmentent leur pouuoir.

Vous auiez sur la teste vn chapeau retroussé
Où deux roses pendoient avec leur tige verte ;
Vous teniez vers l'espaule vn bras tout renuersé,
Vostre gorge estoit découuerte
Sur qui deux monts de neige animez pour ma perte,
Ne vous souffrent de respirer
Que par des mouuemens qui me font soupirer.

Il a si bien tiré vos yeux & vostre teint,
Que deuant ce tableau ie suis tousiours en crainte :
Mais quoy ie recognoy qu'un mal qui n'est pas feint
Ne peut guerir par vne feinte.
Et dans mon souuenir vous estes si bien peinte
Que les traits dont vous me charmez
Me sont mieux découuerts quand i'ay les yeux fermez.

Je le garde pourtant avec autant de soin
Que vous pouuez garder vostre Brebis chérie :
Quelque part que ie fois, il n'en est iamais loin ;
 Soit que i'erre dans la prairie,
Soit qu'à l'ombre d'un bois ie tombe en réfuerie,
 Soit que sur un lac escarté
Je contemple des eaux la molle oisiveté.

Il fut un iour tefmoin des secrets qu'on m'aprit
Pour seruir d'antidote au trait qui m'empoisonne :
Ce sont quelques conseils d'une Nimphe d'esprit
 Et d'une fort belle personne.
La chose fut si vaine, & vous estes si bonne,
 Que ie puis bien vous la nommer
Sans que vous la puissiez pour cela moins aimer.

La Mere de Mirtil, de ce diuin Garçon
Dont l'esprit fut si doux & la valeur si rare :
Me voyant en langueur, me fit une leçon
 Qui me parut un peu barbare :
Voulant que de mes pleurs ie fusse plus auare,
 Et me rendisse moins soigneux
D'un sujet si superbe & si fort desdaigneux.

Tout ce qu'on void en vous luy plaist extrêmement,
Mais bien qu'elle vous aime & qu'elle vous estime,
La pitié de mes maux la toucha tellement
 Qu'elle creut faire un moindre crime
À tenter un remede encor qu'illegitime,
 Qu'à laisser perir un Parant
Pour le vouloir traiter comme un indiferant.

Acante, me dit-elle, es-tu pas insensé
De viure de la sorte en faueur d'une Ingrate ;
Qui se rit de ta plainte apres t'auoir bleßé

Dans la vanité qui la flate ?
Faut-il pour l'esleuer, que ton esprit s'abate
En faisant ainsi triompher
Ce Marbre que tes feux ne sçauroient eschauffer ?

Tu sçais comme la femme est d'un sexe orgueilleux
Dont la rigueur s'acroist trouuant l'obeïssance ;
Ceux qui sçauent aimer estiment perilleux
De luy donner trop de puissance.
Ie t'en parle possible, avecque cognoissance,
Moy qui d'un seul trait de mes yeux
Fis autre-fois languir un des plus grands des Dieux.

Croy moy, relasche un peu de ces soins si pressez,
Qui ne font qu'irriter cette humeur insolente ;
Peut-estre ses penfers parestront moins glacez,
Si ta flame parest plus lente :
C'est dedans les amours vne adresse excellente
Lors que l'on peut bien exprimer
Que n'estant point aimé, l'on ne sçauroit aimer.

Mais si tous ces moyens ne te seruent de rien,
Il faut de ta memoire effacer son Image :
Ce seroit lascheté de vouloir tant de bien
À qui ne veut que ton dommage.
Montre que son erreur te fait deuenir sage
Quelqu'autre object aussi charmant
Fera moins de mespris d'un si parfait Amant.

Cloris il est certain, luy dis-ie en soupirant,
Que cette passion m'a rendu miserable :
Ma peine avec le temps va tousiours empirant
Et Siluie est inexorable.
Mais quoy ? ton appareil treuve un mal incurable
Ie n'en sçaurois iamais guerir,

Et quand ie le pourrois, i'aimerois mieux mourir.

Mon ame est si portée à cherir sa prison
Qu'elle pense tousiours à la rendre plus forte ;
Et ne sçauroit souffrir que iamais la Raïson
Luy parle d'en ouurir la porte.
Ô prodige nouveau ! que i'aime de la forte
Et que tant d'inhumanité
Ne puisse faire breche en ma fidelité,

Il ne m'est plus permis d'en faire moins de cas
Quoy que de cét excez mon esprit apprehende ;
Et i'ay les sentimens tellement delicats
Pour les soins qu'il faut qu'on luy rende,
Que ie tiens qu'icy bas la gloire la plus grande
Seroit celle de la seruir
Aussi parfaitement qu'elle m'a sçeu raurir.

Iusqu'au dernier soupir ie veux continuer
De supporter les loix de son cruel Empire :
Deormais mon amour ne peut diminuer,
Pour voir augmenter mon martire ;
Car l'ombre seulement, du bon-heur où i'aspire
Me promet des contentemens
Qu'on ne peut obtenir avec trop de tourmens.

Acante en ces propos descouuroit son ennuy,
Lors qu'en l'interrompant, vn bruit le vint surprendre ;
Aussi tost se tournant, il veid derriere luy
Daphnis qui venoit de l'entendre,
Et qui de cette amour si fidelle & si tendre
Marqua les mouuemens diuers,
Qu'avec peu d'artifice il a mis dans ces vers.

À L'HONNEUR DE L'INCOMPARABLE SYLVIE.

STANCES.

S ÇAVANTES Filles de Memoire,
Qui d'un espoir de gloire
Sur vostre double Mont flatez les beaux esprits ;
Je n'ay point de regret d'auoir fuiuy vos traces,
Et vous rens mille graces
Des celestes secrets que vous m'avez appris.

Sans doute mes vers sont plus rares
Que ceux de ces Barbares,
Qui pour vous obliger font d'inutiles vœux :
Et certain deormais qu'ils ont de l'excellence,
Je puis sans insolence
Permettre qu'un Laurier me presse les cheueux.

Quelle plume au siecle où nous sommes
Du simple aduœu des hommes
Pourroit avec raison flater sa vanité ?
Et ie voy toute-fois, que ma fortune est telle
Qu'une voix immortelle
Assẽure mes escrits de l'immortalité.

Mes chançons ont charmé l'oreille
D'une ieune Merueille
Dont l'aimable présence enchante tous les cœurs :
Elle trouue en mon stile une douceur extrême
Et confesse elle mesme

Que i'ay beaucoup de grace à monſtrer ſes rigueurs.

Certes, ſes bontez ſont eſtranges ;
Je n'ay mis ſes loüanges
Qu'au Tableau que i'ay fait des rigueurs de ſes loix :
Cependant à ma gloire elle dit mille choſes
D'une bouche de Roſes
Qui pourroit d'un ſeul mot fauoriſer des Rois.

Il faut confeſſer que Syluie
Eſt la honte & l'enuie
De tout ce que l'on void de parfaites Beutez :
Et que ce rare obiet a bien plus d'aduantage
Sur le plus beau viſage
Que le Soleil n'en a ſur les moindres clartez.

Mais ſes vertus incomparables
Sont vrayment adorables ;
Rien n'eſt égal aux dons qu'elle a receus des Cieux :
Et quelque doux apas que tout le monde y loüe,
Il faut que l'on auoüe,
Que ſon ame eſt encore plus belle que ſes yeux.

Maîtres de la Terre & de l'Onde,
Venez du bout du Monde
Voir ſes beautez ſans nombre & ſans comparaifon :
Amour eſt mon teſmoin, ſi ie diſ que ſes flames
En ſurprenant vos ames,
Ne leur ſçauroient donner de plus belle priſon.

FANTAISIE.

VN iour Amour sur la verdure
Repofoit à l'ombre d'un Bois ;
Lors qu'un Serpent par auanture
Se gliffa dedans fon Carquois.

Diane le vint releuer ;
Mais foudain l'animal se jette,
Et diligent à se fauuer,
Se lance comme vne fajette.

Voyez vn peu quelle merueille
Dit-elle, les sens estonnez :
Soit qu'il veille, soit qu'il Sommeille
Il a des traits empoisonnez.

VOYAGE FABVLEVX, FAIT À FONTAINEBLEAV.

ODE.

VN des beaux objets de la France
A quité ce plaissant séjour,
Amenant avec foy l'Amour,
Les Graces & mon esperance :
Le Sort vient de nous en priuer ;
Vn Carosse vient d'enleuer
La Beauté de tous adorée :
Et fendant promptement les Airs,
A laissé la Cour explorée
Dans la nuict & dans les Dezerts.

Les Cheaux pouffans vne haleine
Dont on voyait le feu sortir,
Monstroient ce pressant despartir
Qu'ils estoient tous fiers de leur peine ;
Mais la Merueille qu'ils menoient,
Par tout où les yeux se tournoient
Lançoit vne flame si claire,
Qu'elle a fait douter en ces lieux
Qu'un autre Cocher temeraire
Fust encore tombé des Cieux.

Maintenant vne autre contrée
Que Flore embellist en tout temps,
Fait montre de son doux Prin-temps
Aux yeux de l'adorable Astrée.

Les Dieux pour flater les desirs
Font arriuer tous les plaisirs
En cette agreable demeure :
Et laiffans leurs charges aux Destins,
Ne s'occupent plus à cette heure
Qu'à luy preparer des festins.

La Jeunesse en dresse les Tables,
Tandis le beau Parent d'Hector
Prepare dans des Vases d'or
Les boiffons les plus delectables.
Pomone & le Dieu qui la fert
Disposent déjà le dessert
Dans des plats de nacre & de glace :
Y rangeant mille nouveautez
Dont encore l'ordre & la grace
Disputent avec les beautez.

Rien ne gouuerne plus le Monde,
Les Cieux se meuent sur leur foy,
Neptune ne fait plus la loy
Aux boüillantes fougues de l'Onde :
Les Antres sont inhabitez,
Et toutes les Diuinitez
Qui font subsister la Nature
Iusques au moindre demy-Dieu,
Suiuent tous les pas de Mercure
Pour honorer vn si beau lieu.

Celle qui n'est point appelée
En ces banquets delicieux
C'est celle qui broüilla les Dieux
Au mariage de Pelée :
Mais on a beau la negliger,
Elle ne sçauroit s'en vanger

Ny fur les Dieux, ny fur les hommes.
Il n'est point de Diuinité
Qui vouluſt diſputer ces pommes
Auec cette rare Beauté.

Mais n'est-elle point retournée ?
C'est poſſible vn pareil ſejour
À ces Clymats chez qui le iour
Dure la moitié de l'année.
Ô beau Soleil dont les clartez
Produiſent les fœlicitez
Par vne ſi douce influence ;
Noſtre Hemisphere eſt-il réduit
À receuoir de voſtre abſence
L'ennuy d'une ſi longue nuit ?

Quelles ſi charmantes delices,
Dignes de vous entretenir,
Vous peuuent bien tant retenir
En deſpit de nos ſacrifices ?
Reuenez bien toſt en ces lieux,
Rendez nous bien toſt ces beaux yeux
Qui font honte aux plus belles choſes ;
Ces beaux yeux ſi doux & ſi chers,
Pour qui l'on void naiſtre des roſes
Sur le faiſte de ces Rochers.

Venez entendre nos fontaines
Dont le bruit confeſſe tout bas
Que vous auez bien plus d'appas
Qu'elles n'eurent iamais d'areines.
La fidelle glace de l'eau
Vous faiſant voir voſtre tableau
Par vn ſi naturel office,
Vous deffendra bien de douter

Que la Nature ou l'artifice
Y puissent plus rien adioufter.

Mais euitez cette aduanture :
N'approchez point de leur cristall,
Ce miroir vous feroit fatal
En vous offrant vostre peinture :
L'eau soudain vous enflammeroit,
Vos beaux yeux qu'elle charmeroit
Luy feroient vn mortel hommage :
Narcisse que l'Amour jaloux
Rendit espris de son image,
Ne fut iamais si beau que vous.

POVR LES YEUX DE *

V OVS qui m'avez l'Ame rauie,
Et par qui ie n'ay plus de vie
Que pour ressentir mes douleurs :
Beaux Chef-d'œuvres de la Nature,
Beaux yeux, lisez mon aduanture
Que ie vous escry de mes pleurs.

POVR LES YEUX DE *

V OVS qui m'auez l'Ame rauie,
Et par qui ie n'ay plus de vie
Que pour ressentir mes douleurs :
Beaux Chef-d'œuvres de la Nature,
Beaux yeux, lifez mon aduanture
Que ie vous escry de mes pleurs.

Vous direz que i'ay trop d'audace
D'ofer vous conter ma disgrâce,
Et c'est trop ofer en effet :
Mais, doux Auteurs de mon martire,
Qu'il me soit permis de vous dire
L'outrage que vous m'auez fait.

Depuis que vostre viue flame
Charma fi doucement mon Ame
À l'object de vos chers apas ;
Ie vy sous vne loy fi dure
Que les moindres maux que i'endure
Sont pires que mille trespas.

Depuis ma peine est immortelle ;
Vostre beauté tient en querelle
Mes passions & ma raison :
Tout m'irrite, rien ne me flate,
Et comme vn nouveau Mytridate
Ie ne vy plus que de poison.

Mais quel bien peut flater mes peines
Dans les cruautés inhumaines
Où vous me faites confommer ;
Puisque mille rigueurs extrêmes
Défendent à mes penfers mêmes,
La liberté de vous aimer ?

Dans le desir qui me possède,
Que n'êtes vous comme Andromède
Exposez sur quelque Rocher ;
L'ardeur dont j'ay l'ame occupée
À la faueur de mon espée
Vous yroit bien tost détacher !

Ô que dans la mélancholie
De mon agréable folie
Je soupire de fois le iour !
Et qu'en ces fureurs insensées
J'entretiens souuent mes pensées
Des images de mon amour.

Mais beaux yeux, c'est toujours en crainte,
Car dans cette étroite contrainte
Où tant de respects m'ont soumis,
La pitié de voir mes alarmes
Pouroit même obtenir des larmes
De mes plus mortels ennemis.

Si par fois rompant le silence
Je donne air à la violence
Du beau feu qui me fait mourir,
Ne m'en faites point de reproches,
Beaux yeux, ce n'est rien qu'à des roches
À qui j'en oze discourir.

Quelques dezerts inhabitables
Doux promenoirs des miserables
Que l'horreur esloigne de tous :
Quelque bois, ou quelque riuage
Peuent seuls rendre tesmoignage
Des plaintes que ie fais de vous.

C'est là que triste & solitaire
Quelquefois i'ay peine à me taire
Pressé de trop d'affliction :
Encore mes penfers redoutent
Que les Zephires qui m'escoutent
Ne divulguent ma passion.

Ainsi l'ame dolente & triste
Acaste aux beaux yeux de Cariste
De ces maux contoit la moitié.
Et lors, comme touchez de charmes,
Ses beaux yeux respandoient des larmes,
Soit d'amour, ou soit de pitié.

LES COMPLAISANCES.

I E veux que le Ciel en couroux
M'acable d'un coup de Tonnerre
Si ie cognois rien sur la Terre
Qui soit charmant au prix de vous.

Je croy qu'Amour estoit moins beau
Ayant débrouillé toutes choses,
Lors qu'il dormoit dessus les Roses
Dont Venus luy fit vn berceau.

Ô que vostre bouche a d'apas !
Que de charmes elle descouvre,
Soit quand il aduient qu'elle s'ouure,
Soit quand elle ne s'ouure pas !

Elle peut bien interesser
Tous les Seigneurs de ces Prouinces :
Je doute mesme, si des Princes
Seroient dignes de la presser.

PLAINTE À LA BELLE BANQUIERE

P HILIS, vous avez eu tort
D’auoir rebuté si fort
Mes vœux & mes sacrifices ;
Vous aurez des entretiens,
Et receurez des seruices
Qui ne vaudront pas les miens.

Je deuois sans vous aimer,
Vous voir ainfi qu’une Mer
Fatale à beaucoup de Barques ;
Et d’un iugement plus meur
Observer toutes les marques
Du reflux de vostre humeur.

J’aurois preueu le danger
Que l’on trouue à s’engager
Avec un esprit volage,
Et cogneu facilement
Les signes de mon naufrage,
Auant mon embarquement.

Mais soudain que je vous vy
Mon cœur se sentit rauy ;
Cette ardeur fut trop soudaine :
Vostre derniere action
Me fait bien porter la peine
De ceste indiscretion.

Mon humeur a des apas
Qui ne vous déplurent pas
Dés la premiere visite :
Mais vn fatal entretien
En vous loüant mon merite,
Vous aprit mon peu de bien.

Ce mot glaça vos esprits ;
C'est de là que vos mespris
Ont leur veritable source :
Aussi vous trompiez vous fort
Si vous croyez que ma bource
Fut la bource de Mommort.

Ô sentiment criminel !
Bien qu'un pouuoir paternel
Vous oblige de le prendre.
Quoy, cét auare aujourd'huy
N'acceptera pas un gendre
S'il n'est riche comme luy ?

Peut-il tenir precieux
Un metal pernicieux
Qui maintient par tout la guerre ;
Et cherir si tendrement
De lourdes pieces de terre
Qui n'ont point de sentiment ?

Pour augmenter les tresors
Il perd son ame & son corps,
Se consumant de tristesses.
Un homme de iugement
Peut avec moins de richesses,
Viure plus heureusement.

Encore qu'à bien compter
Je ne puisse me vanter
Que de mille francs de rente :
Je me treuve plus content
Qu'un Auaire qui se vante
De plus de vingt fois autant.

Mes defirs sont limitez,
Je n'ay point les vanitez
D'aler ny fuiuy, ni braue :
Nul foin ne me va chargeant,
Et ie ne me rends esclau
Des hommes, ny de l'argent.

Abhorrant l'émotion
Et la fale pafsion
Des Ames intereffées,
Je laiffe courir mes fens
Et promener mes pensées
Sur des obiets innocens.

Le bien de fentir des fleurs
De qui l'ame & les couleurs
Charment mes esprits malades ;
Et l'eau qui d'un haut rocher
Se va jettant par cascades
Sont mon trefor le plus cher.

Le doux concert des oyfeaux,
Le mouuant chriftal des eaux,
Un bois, des prez agreables ;
Echo qui se plaint d'Amour,
Sont des matieres capables
De m'arrefter tout un iour.

C'est en voyant ces objets,
Que sur de dignes sujets
Je vay rêvant à mon aise ;
Et que mes soins diligens
Cherchent un vers qui me plaise,
Et plaise aux honnestes gens.

Mais vous ne m'écoutez pas,
Ces discours sont sans apas
S'ils ne suivent d'autres offres :
Ils seroient confiderez
Si j'auois tout plein mes coffres
Des Dieux que vous adorez.

ADVIS MAL RECEVS.

SONNET.

C Royez moy, vous marchez sous de mauuais auspices,
Vous prenez pour vn corps vne vaine vapeur :
Vous courez sur la glace & n'avez point de peur
Quand les extrémitez pendent en precipices.

L'esperoir qui vous promet des biens & des delices,
Est fondé sur la foy d'un fantosme trompeur.
Le poignard est tout prest de vous percer le cœur,
Et si de vostre mort vous aimez les complices.

Mais quoy ? ie parle en vain, vous ne m'escoutez pas :
Un desir aueuglé va transportant vos pas :
De honte & de regret l'impudence est fuiuite.

C'est trop perdre de temps en discours superflus,
Acheuez, perdez-vous, puisque c'est vostre enuie,
Je me garderay bien de vous en parler plus.

LA PALINODIE.

I E pensois que vous eussiez
Mille vertus héroïques :
Je croyois que vous fussiez
De ces esprits Angeliques.
Auiourd'huy l'émotion
D'une folle passion
Montre le fonds de vostre Ame :
Où ie voy distinctement
Que vous n'êtes qu'une femme,
Mais femme, parfaitement.

LE RAVISSEMENT D'EVROPE.

SONNET.

EVROPE s'apuyant d'une main sur la croupe,
Et se tenant de l'autre aux cornes du Taureau,
Regardoit le riuage & reclamoit sa troupe
Qui s'affligeoit de voir cet accident nouveau.

Tandis, l'amoureux Dieu qui brusloit dedans l'eau
Fend son jaspe liquide & de ses pieds le coupe
Aussi legerement que peut faire vn vaisseau,
Qui le vent fauorable a droitement en poupe.

Mais Neptune enuieux de ce rauissement,
Difoit par moquerie à ce lascif Amant
Dont l'impudique ardeur n'a iamais eu de bornes.

« Inconstant qu'un fujet ne sçauroit arester,
« Puisque malgré Iunon tu veux auoir des Cornes,
« Que ne se refout-elle a t'en faire porter.

LE PORTIER INEXORABLE.

SONNET.

S I l'amour du bon vin qui ton visage enflame
Adoucist quelquefois ton courage irrité ;
Suisse rabats vn peu de ta feuerité,
Et permets ce matin que i'aïlle voir Madame.

Deux flacons d'vn muscat qui touche iusqu'à l'ame
Seront le prix certain de ta ciuilité ;
Mais il ferme la porte avec brutalité,
En vain ie le coniure, en vain ie le reclame.

Si ce lieu m'est toufiours de si fascheux accez,
Ie ne puis esperer aucun heureux fuccez,
Et que rien me console en ma peine cruelle.

Dieux ! pour eterniser la rigueur de mes fers
Mettez vous point Cerbere à garder cette Belle ;
Il fuffit de ce Suisse à garder les Enfers ?

L'AMOUR D'ÉTERNEL.

SONNET.

CELLE dont la dépouille en ce marbre est enclôse
Fut le digne sujet de mes saintes amours.
Las ! depuis qu'elle y dort, jamais ie ne repose,
Et s'il faut en veillant que i'y songe toujours,

Celui qui des mortels à son vouloir dispose,
Éteignit ce Soleil au milieu de son cours ;
La charmante Philis passa comme une Rose,
Et sa beauté plus vive, eut des termes plus courts.

La Mort qui par mes pleurs ne fut point détournée,
Enleva de mes bras cette chère Partie
D'un agréable Tout qu'auoit fait l'amitié.

Mais ô divin Esprit qui gouvernois mon âme,
La Parque n'a coupé notre fil qu'à moitié
Car ie meurs en ta cendre, & tu vis dans ma flamme.

LA SAGE CONSIDERATION.

SONNET.

M ON ame, esueille toy du dangereux sommeil
Qui te pourroit conduire en des nuits eternelles :
Et chassant la vapeur qui couure tes prunelles,
Ne pren plus deormais l'ombre pour le Soleil.

Ne croy plus de tes sens le perfide Conseil,
C'est assez adorer des Obiects infidelles :
Seruons à l'auenir des Beutez immortelles
Que l'on treuve tousiours en vn estat pareil.

Aimons l'Autheur du monde, il est sans inconstance,
Sa bonté pour nos vœux n'a point de resistance,
Nous pouuons en secret luy parler nuit & iour :

Il cognoist nostre ardeur & nostre inquietude,
Et ne reçoit iamais de traits de nostre amour
Pour les recompenser de traits d'ingratitude.

MISERE DE L'HOMME DU MONDE.

SONNET.

V Enir à la clarté fans force & fans adresse,
Et n'ayant fait long temps que dormir & manger,
Souffrir mille rigueurs d'un secours estrange
Pour quitter l'ignorance en quittant la foiblesse.

Après, servir long temps vne ingratte Maistresse,
Qu'on ne peut acquérir, qu'on ne peut obliger ;
Ou qui d'un naturel inconstant & léger,
Donne fort peu de ioye & beaucoup de tristesse.

Cabaler dans la Cour ; puis deuenu grifon,
Se retirant du bruit, attendre en sa maison
Ce qu'ont nos derniers ans de maux ineuitables.

C'est l'heureux sort de l'homme. Ô miserable sort !
Tous ces atachemens font-ils considerables,
Pour aimer tant la vie, & craindre tant la mort ?

FIN.

Nil solidum.

PRIVILEGE DV ROY.

L OVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : À nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement à Paris, Thoulouze, Roüen, Bordeaux, Aix, Grenoble, Dijon, Rennes, Metz : Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Preuost de Paris, Baillifs, Seneschaux, & tous autres nos Officiers & Iusticiers qu'il appartiendra, Salut : Nostre bien aimé PIERRE BILLAINE, Marchand Libraire en l'Vniuersité de nostre ville de Paris, nous a fait remonstrier qu'il a recouuert vn Liure intitulé, *Les œuvres Poëtiques du sieur Tristan*, Lequel Liure il desireroit faire imprimer ; mais il craint qu'apres auoir fait de grands frais & despences pour l'impresllion d'iceluy, quelques autres le voulussent entreprendre à son preiudice, s'il ne luy estoit pourueu de nos Lettres à ce necessaires ; Requerant humblement icelles, À CES CAUSES, desirant fauorablement traiter ledit exposant, luy auons permis & octroyé, permettons et octroyons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Liure, en tel volume & caractere que bon luy semblera, & ce durant le temps & espace de neuf ans, à compter du iour que ledit Liure aura esté acheué d'imprimer ; Faisant deffence à toutes personnes de quelque qualité qu'ils soient, d'imprimer, vendre & debiter ledit Liure en quelque façon & maniere que ce soit, sur peine de deux mil liures d'amande, applicable moitié à nous & l'autre moitié audit Billaine, avec confiscation de tous les exemplaires qui se pourront trouuer, despens, dommages & interests : À la charge de mettre trois exemplaires, sçauoir deux en nostre Bibliothecque, à present gardée au Conuent des Cordeliers de nostre ville de Paris, & le troisieme en celle de nostre tres-cher & feal Cheualier le sieur Seguier garde des Sceaux de France, auant que de les exposer en vente suiuant nostre Reglement, à peine d'estre décheus du present Priuilege. Si VOUS MANDONS que du contenu en ces presentes vous fassiez & souffriez, ledit exposant, ou ceux qui auront droit de luy, ioüir : Voulons qu'en mettant

en chacun exemplaire du Liure, copie ou extraict du present Priuilege, il soit tenu pour signifié; CAR tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. DONNÉ à Paris le siziesme iour de Iuin l'an de grace 1635. Et de nostre Regne le vingt-sixiesme. Par le Roy en son Conseil, DE MONCEAUX.

Acheué d'imprimer ce vingtiesme May

mil fix cens trente-huict.

Et ledit Billaine a cedé & transporté la moitié de ce present Priuilege à Augustin Courbé aulli Marchand Libraire à Paris.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Berthothos
- Hsarrazin
- Acélan
- Toto256
- Pibewiki
- Montchenu
- Le ciel est par dessus le toit
- Yann
- Cantons-de-l'Est
- Ernest-Mtl
- Marc
- Lorlam

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)